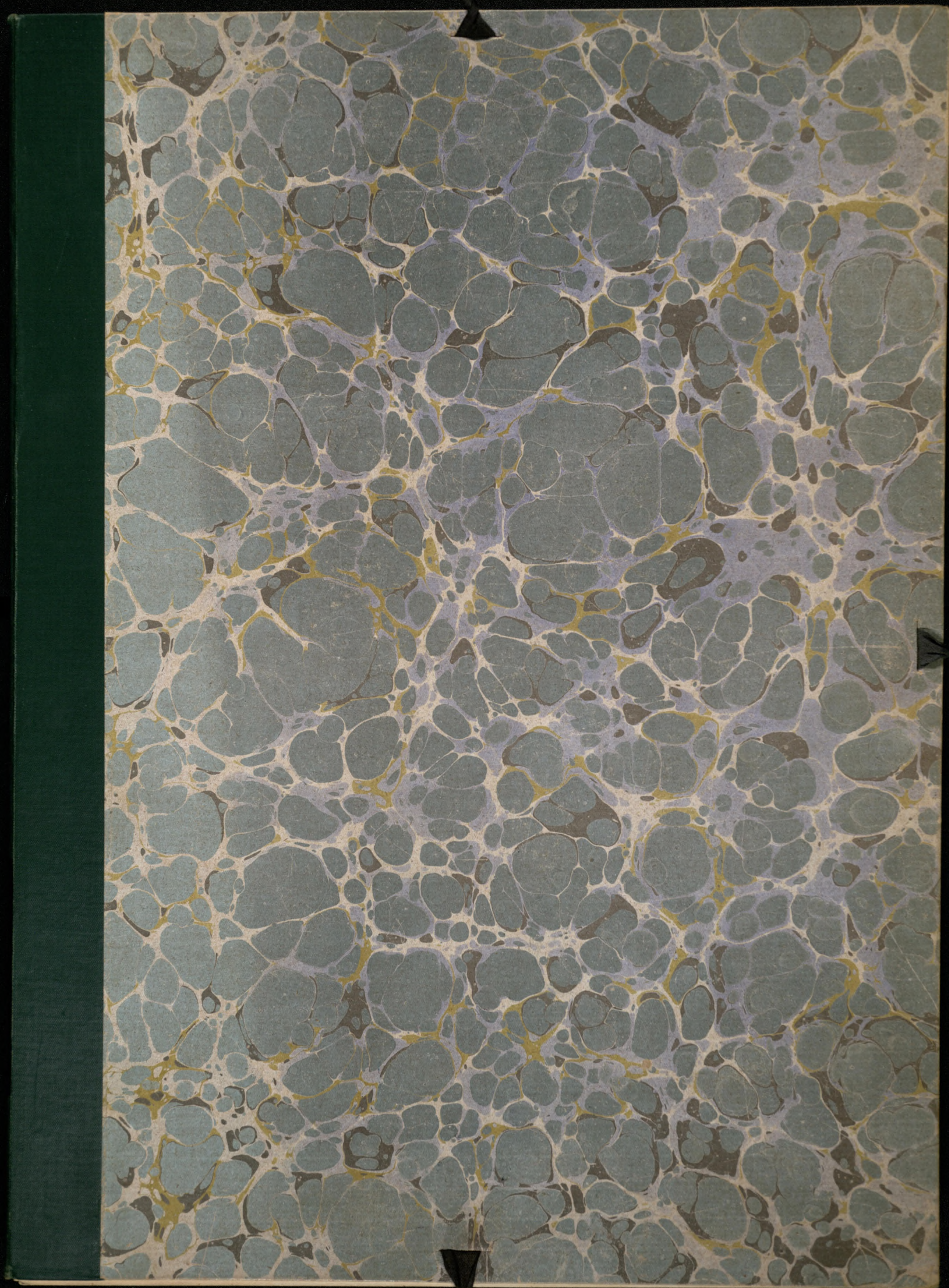
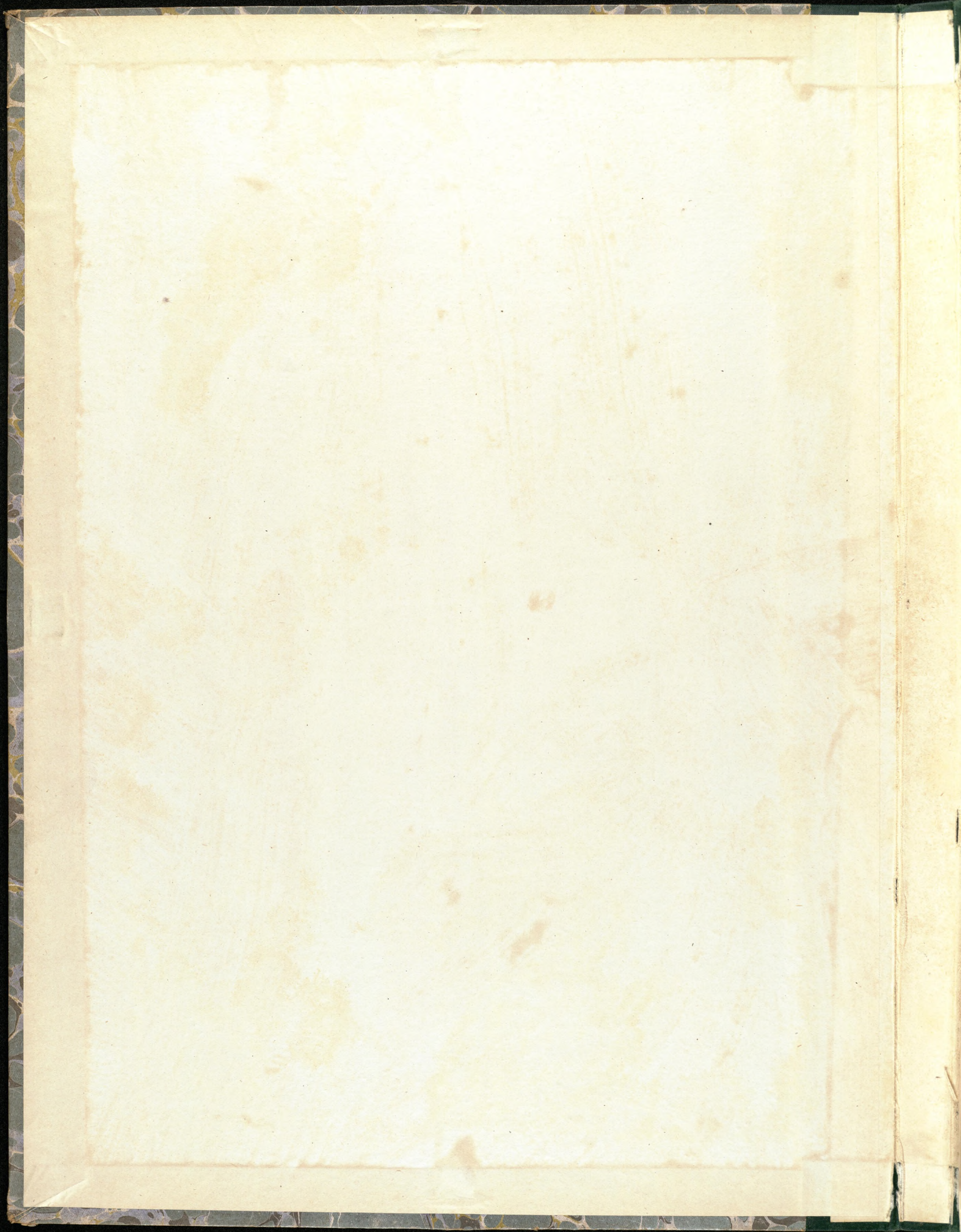






LES VIEUX HOTELS
DE PARIS

Le Quartier Saint-Paul

Arch
Spec Col
Oversize
NA
7348
P2
C62
v.13

LES VIEUX HÔTELS
DE PARIS

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

LES VIEUX HOTELS DE PARIS

Le Quartier Saint-Paul

DÉCORATIONS EXTÉRIEURES ET INTÉRIEURES

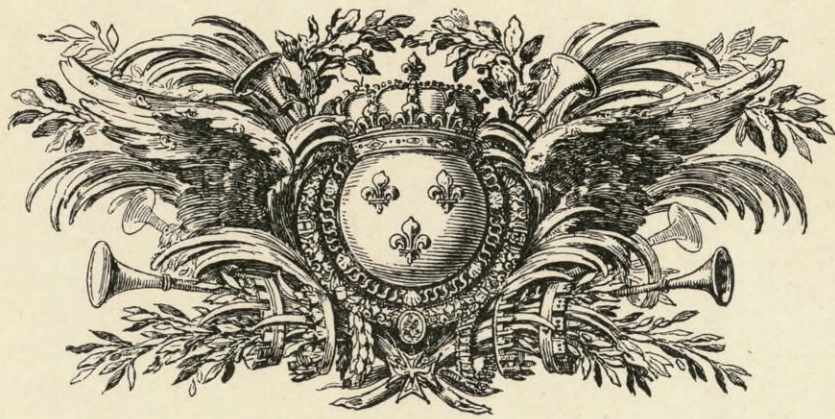
NOTICES HISTORIQUES ET DESCRIPTIVES

PAR

J. VACQUIER

Secrétaire général de la Société d'Histoire et d'Archéologie du VII^e Arrondissement de Paris.

DEUXIÈME ÉDITION



A PARIS

Chez F. CONTET, Éditeur d'Art, 9, Rue de Bagneux

1920

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225

LES VIEUX HOTELS DE PARIS

LE QUARTIER SAINT-PAUL

GÉNÉRALITÉS

C'est de 1702 à 1789, lorsque Paris était divisé en vingt quartiers, que l'un d'eux porta le titre de « Saint-Paul » ; appellation caractérisant parfois encore, un peu vaguement, la même division territoriale lorsqu'il s'agit de situer un vieil hôtel qui lui est contemporain. Pour cette raison, ceux qui sont compris dans la présente série ont été groupés sous le titre : « Le Quartier Saint-Paul ».

Le quartier Saint-Paul « s'étendait depuis la Seine jusqu'à la rue Saint-Antoine, depuis la rue Saint-Paul jusqu'aux fossés de l'Arsenal et de la Bastille »¹.

Il avait pris le nom de l'église² qu'il renfermait dans son périmètre et couvrait une superficie où s'élevaient, au XIV^e siècle, des constructions et des jardins du domaine royal dit « l'Hôtel Saint-Pol ».

Cet hôtel était formé des propriétés achetées de divers particuliers par le dauphin Charles, régent du royaume, de 1360 à 1365, durant la captivité du roi Jean, son père ; le prix en avait été

soldé par les habitants de Paris au moyen d'une taille spéciale. Une nouvelle fois la même somme fut perçue au retour du monarque³ qui par ce moyen abusif put faire réparer et embellir le domaine très étendu destiné à être « l'hostel solennel des grands esbatements » (jardins) « ayens au dit hostel amour plaisance et singulière affection »².

Dans cette petite ville composée de grands hôtels portant les noms de Sens³, Saint-Maur, Puteymuce, il fit construire l'hôtel de la reine, les bâtiments de Beautreillis, le logement des Lions, ceux de la Pissote, du Pont-Perrin, etc. Cette nouvelle habitation royale s'ajoutait aux deux autres dans Paris, le Palais de la Cité et le Louvre ; elle avait demandé soixante années d'acquisitions sous la surveillance de Raymond (du Temple), maçon du roi et de son fils Jehan.

L'extérieur n'avait rien de grave ni de riant. Dans l'enceinte immense et multiforme, le roi logeait superbement vingt-deux princes avec leurs suites, des grands seigneurs, d'une façon permanente, et des hôtes de passage dont chacun occupait

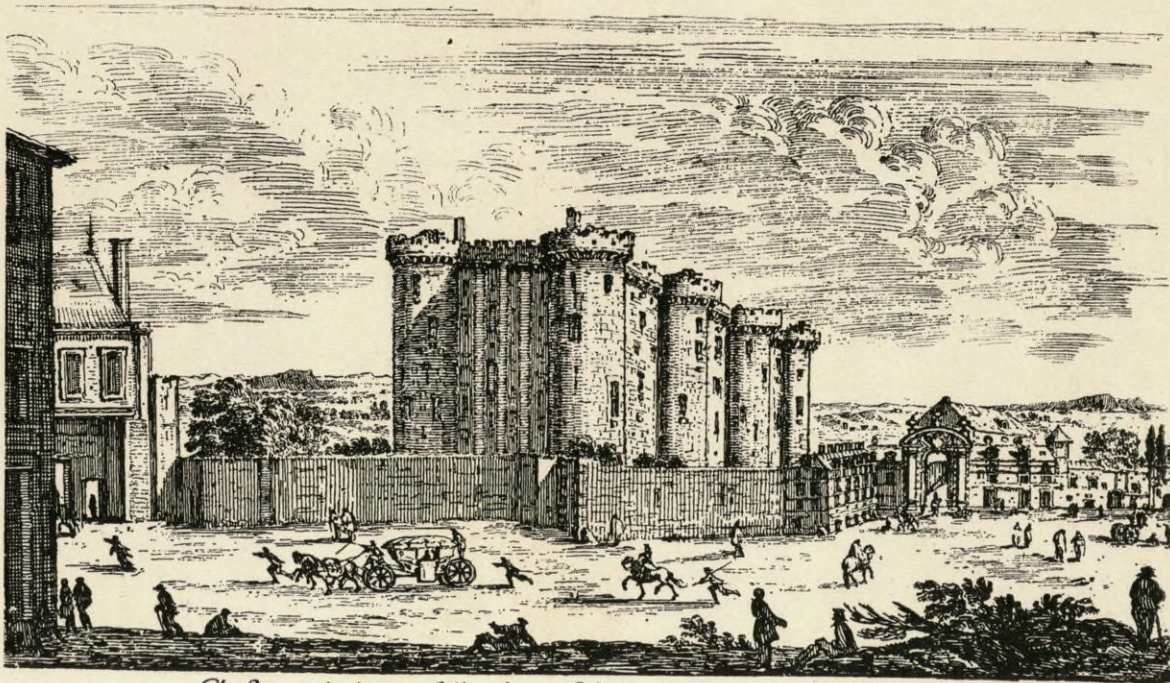
1. L'édit de réunion du domaine à la couronne, daté de 1364, porte cependant ces mots : « lequel nous avons acheté... »

2. F. Bournon, *L'hôtel royal de Saint-Pol*, Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, t. VI, p. 66 (1879).

3. Qu'il ne faut pas confondre avec l'Hôtel de Sens dont il est parlé ci-après. Cet « hotel de Sens fut adjoint le pénultième jour d'aoust l'an de grâce mil trois cent soixante et cinq, et de notre règne le second ».

1. Dulaure, *Histoire de Paris*, t. II, p. 45 (1847).

2. Piganiol de la Force, *Description historique de la Ville de Paris*, t. IV, p. 172 : « Aux environs de cette église était une maison royale fameuse sous trois de nos rois, qui portait le nom d'Hôtel Saint-Paul. »



Château de la Bastille du côté de la rue saint Antoine.

Reproduction d'un dessin d'ISRAEL SILVESTRE.

Collection G. Hartmann.

onze salles, sans parler des cuisines, celliers, offices, écuries, etc., des jardins particuliers, des cours et des emplacements pour les jeux.

Sur le bord de l'eau, des maisons verdies par l'humidité formaient le premier gradin de cette cité dans la cité; au delà, des arbres, des pignons d'ardoises aux mille girouettes et des créneaux ou des balustrades. De larges ogives encadraient des fenêtres qui n'en prenaient qu'une infime partie et encore les avait-on grillées; les murailles couraient dans tous les sens, recommençant les combinaisons gothiques sous un angle ou pour un besoin différents; constructions hybrides, légères pour l'hôtel Petit-Muse¹, lourdes pour la grosse tour de Saint-Maur. Le passant devinait les ménageries aux rugissements des lions², les arsenaux aux gardes qui en défendaient l'approche, mais les volières, poissonneries, étables, écuries étaient confondues dans une odeur insupportable qui s'unissait à celle des égouts de la Ville voisinant le Palais.

C'est à cause de cette pestilence que l'hôtel Saint-Paul fut abandonné pour l'hôtel des Tournelles. De Louis XI³ à François I^{er} (1516), le domaine fut morcelé. Petit à petit, jusque vers 1555, toutes les parties furent loties et, au XVII^e siècle, des rues ouvertes portaient les noms des hôtels dont elles prenaient l'emplacement, d'autres les noms de la ménagerie ou

des jardins, clos, etc.¹. Des peintres, des imagiers, des artistes tel Philibert de l'Orme habitaient les maisons épargnées, c'est là qu'on sculpta les tombeaux des rois².

Il reste encore « au fond d'une cour où l'on accède par la grande porte du n° 16 de la rue Charlemagne »³, non un des hôtels du Palais Saint Paul, mais l'hôtel du Prévot qui avait été bâti en 1369, aux frais de Charles V, pour que ce roi puisse avoir près de lui un commandant des troupes de la justice. La gravure de la page 24 montre quelques constructions et particulièrement une jolie tourelle renfermant un escalier à vis très original, des cariatides et des fenêtres curieuses; au XIII^e siècle, c'était la Maison des Marmousets.

La disparition du groupe dit « l'Hôtel Saint-Pol » aurait pu entraîner celle du nom du quartier, mais l'église Saint-Paul, que saint Éloi avait fait édifier sous la forme modeste d'un oratoire recouvert de lames de plomb, devenue paroisse royale, était de fondation paroissiale et à demeure. Telle qu'on la voit ici massive et lourde, elle se devine basse à l'intérieur, sombre et triste. Ses charniers, célèbres autant que ses verrières par Desangives, n'étaient point faits pour la rendre aimable, et

1. Quatre maîtres des requêtes habitaient cet hôtel où ils recevaient les pétitions écrites en latin et commençant par ces mots : Petimus; d'où le nom.

2. Les lions y étaient encore logés en 1487.

3. Janvier 1482.

1. Piganiol de la Force, *Description de la Ville de Paris*, t. IV, p. 155 : « Le quartier Saint-Paul ou de la Mortellerie est borné à l'ouest par les remparts inclusivement, depuis la rivière jusqu'à la porte Saint-Antoine; au septentrion, par la rue Saint-Antoine exclusivement; à l'occident, par la rue Geoffroy-Lasnier inclusivement et au midi par les quais inclusivement, depuis le coin de la rue Geoffroy-Lasnier jusqu'à l'extrémité du Mail. »

2. « Le corps d'hostel sont de présent en partie masures cheutz et fondus par terre et en aultre partie couvertz de thuille excessivement corrompuz et en danger de choir » (Mém. de la Soc. de l'hist. de Paris et de l'Ile-de-France, t. VI, p. 92).

3. Commission du Vieux-Paris, année 1907. Rapport de Charles Sellier.



L'HÔTEL SAINT-PAUL

Reproduction d'une lithographie, dessin de PERNOT, d'après d'anciens plans et documents.

Collection G. Hartmann.

puis elle avançait considérablement sur le chemin ¹. La Révo-

versel étant « l'une des plus belles et des plus larges de la Ville et la plus connue des étrangers parce que c'est par cette rue que les ambassadeurs font leur entrée et où se font la plupart des autres cérémonies extraordinaires ² »; elle n'a guère

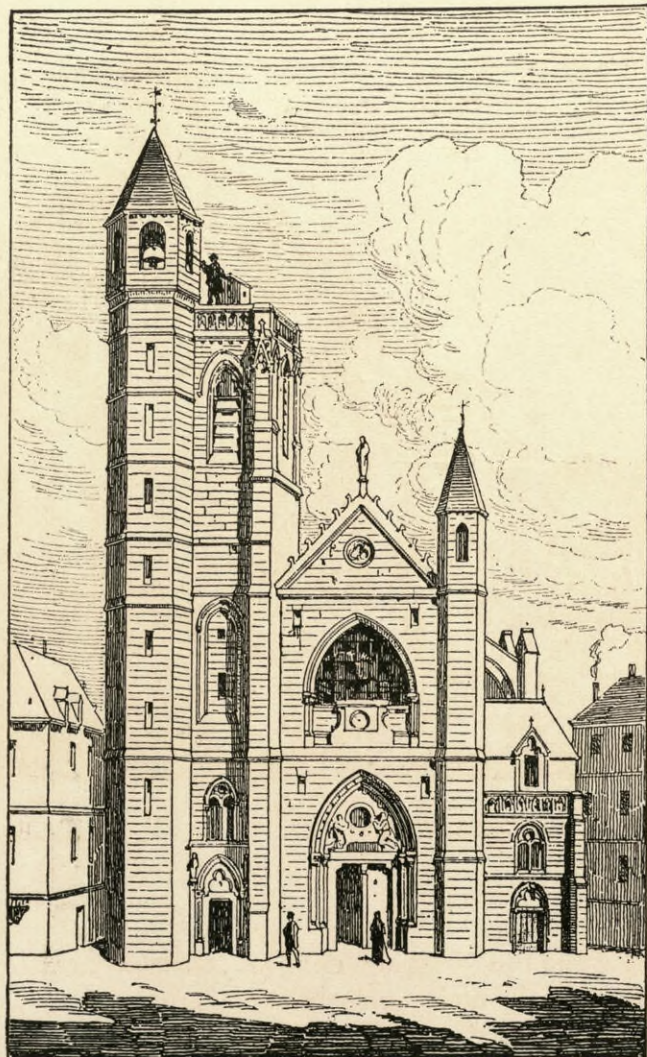


Fig. 5. — Église de Saint-Paul, rue Saint-Paul, démolie en 1796.

Dessin de HOFFBAUER.

Extrait de *Paris à travers les Ages*, Firmin-Didot et C^{ie}, éditeurs.

lution l'a rasée en 1796 et son « Godenot » de bronze qui frappait les heures est disparu sans retour.

Avant cette date, la rue Saint-Antoine avait un renom uni-

1. *Censive de l'Archevêché de Paris*. Atlas d'Armand Brette, pl. XLIII (n° 32, rue Saint-Paul).

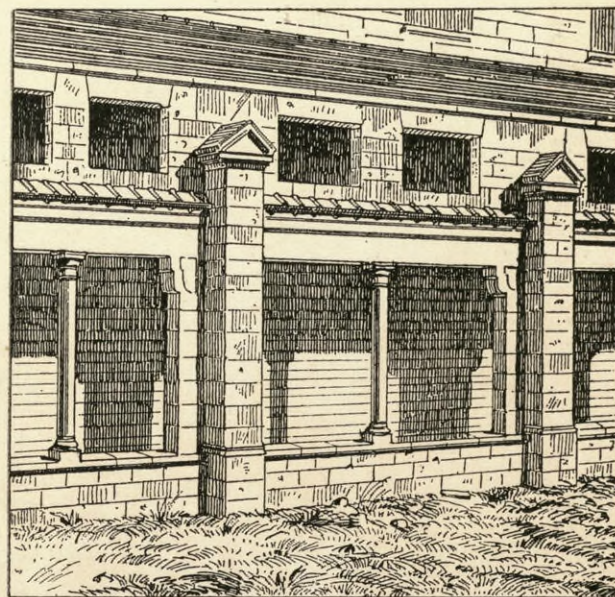


Fig. 10. — Charniers de l'ancien cimetière de Saint-Paul.

Dessin de HOFFBAUER.

Extrait de *Paris à travers les Ages*, Firmin-Didot et C^{ie}, éditeurs.

modifié, depuis ces âges glorieux pour elle, son tracé de la rue de Fourcy à la Bastille. (Prolongement, décret du 2 octobre 1865).

Le passant trouvait sur son chemin l'église des Jésuites et la fontaine Sainte-Catherine ou de Birague érigée vis-à-vis ; l'église Saint-Paul, désormais alignée rue du même nom, la rue Royale, aboutissant à la belle place autour de la statue de Louis XIII, l'hôtel de Mayenne ², la Visitation Sainte-Marie, enfin la porte monumentale appelée Saint-Antoine (voir la gravure et sa légende).

Le portail des « Grands Jésuites », aujourd'hui église Saint-Paul-Saint-Louis, est formé de trois ordres d'architecture,

1. *Curiosités de Paris*, t. I, p. 315.
2. Voir la notice spéciale ci-après.



La fontaine de Birague (1627) et le portail de l'église des Jésuites (aujourd'hui Saint-Paul-Saint-Louis).

Collection G. Hartmann.



La Rue St. Antoine est la plus spacieuse de Paris, au bout de laquelle est la Bastille, que l'on tient avoir été bâtie par les Anglois, durant le regne de Charles 7^{me}. au coin d'icelle Rue, est la Porte de l'Arcenal, et un peu de ça est le Couvent des Filles SAINTE MARIE.

Van Merlen excudit.

Collection G. Hartmann.

deux corinthiens et un composite, comportant une abondance d'ornements peu fouillés qui jettent quelque confusion dans les cinquante mètres de hauteur de la façade; ce fut Richelieu qui en paya les frais. Quand Louis XIII vint poser la première pierre de l'église des Jésuites, il fit présent, pour dégager l'entrée, du terrain qui était autrefois le cimetière des Anglais. La fontaine Sainte-Catherine (plan cavalier, page 3) datait de

1707, c'était une tour à 5 pans dont les façades étaient ornées de sculptures; elle était suffisamment haute (14 m.) pour refouler dans les quartiers éloignés l'eau qu'elle recevait de la pompe Notre-Dame. On y lisait des inscriptions latines¹.

Le dôme moyen élevé à droite sur la gravure de Van Merlen

1. *Les Fontaines de Paris*, par Moisy et Amaury Duval (p. 65).



LA PORTE S^T ANTHOINE fut bâtie l'an 1585. Sous le Regne de Henry 3^e ornée de Devizes, dorures &c. Pour l'Entrée de la Reine Marie Theresz Espouse de Louis 14^e l'an 1660. enfin embellie et augmentée en 1671 de deux autres Portes, d'une avenue, et d'un agreable Jardin qui est à côté.

Par Perelle. A Paris chez N. Longlet Prus. f. Jacques. à la Victoire. Avec privilège du Roy.

Collection G. Hartmann.

surmonte l'église des religieuses de la Visitation. François Mansard a dessiné ce « bijou », ainsi que l'appelaient les amis de l'architecte : douze degrés devant la porte, ornée de deux colonnes corinthiennes fuselées et d'un fronton; en arrière, une maçonnerie chargée, lourde, mal éclairée. Le dedans n'a guère changé depuis 1628, sauf l'autel, que les protestants, qui en ont la jouissance, ont enlevé. (Arrêté du préfet du 16 ventôse an XI; cession à dater du 1^{er} germinal suivant.)

Obligé de conserver la porte Saint-Antoine, Blondel l'augmenta de chaque côté en continuant l'ordre dorique de quinze mètres de hauteur sur une largeur de neuf à droite et neuf à gauche; la décoration consistait en refends; deux statues, l'Espérance de la Paix et la Santé publique¹, dans les niches, des bas-reliefs, une inscription dédiée à Louis XIV et, pour couronnement, un fronton sur lequel étaient couchés des fleuves²; debout au sommet, Louis XIV; à chaque extrémité de l'attique, deux obélisques. Des gravures montrent Apollon et Cérès³ au-dessous de l'inscription que Pérelle a remplacée ici par un bas-relief. Cet arc de triomphe a été abattu en 1778.

La Bastille était une masse de pierres barrant la rue Saint-Antoine. Huit grosses tours jointes par des massifs hauts et épais encernaient la cour où les prisonniers d'État favorisés y faisaient leur promenade, car cette sinistre forteresse, élevée par Hugues Aubriot pour garder l'hôtel Saint-Paul contre les Bourguignons, était une prison.

Les couvents, dans le quartier Saint-Paul, s'y étendaient aussi nombreux que dans les autres divisions de la capitale; c'était l'Ave Maria, rue des Barres⁴, couvent des filles de Sainte-Claire, qui avaient remplacé les béguines installées par Louis IX, « religieuses de sainte Bègue, flamande d'origine qui portaient une coëffure dont elles avaient le visage presque tout caché⁵ ».

Les clarisses ne mangeaient, dit-on, jamais de viande, ne portaient point de linge, se levaient à minuit, allaient nus-pieds et ne vivaient que d'aumônes.

C'étaient encore les Célestins⁶, établis sur le bord de l'eau, plus loin que le marché aux veaux et le quai au vin, à la chaux et au bois neuf.

L'église était le morceau principal, celui du meilleur rapport par l'argent des vivants et la sépulture des hauts personnages qu'elle abritait; son style gothique, très simplifié, était revêtu de grossières sculptures. Sur la porte se dressaient les statues du roi Charles V et de la reine son épouse.

A l'intérieur, les Trois Grâces de Germain Pilon en marbre blanc, de hauteur nature, soutenaient une urne de bronze doré contenant le cœur d'Henri II; celui de Catherine de Médicis était dans le même monument⁷.

De cinq, sous Charles V, le nombre des religieux était passé à 350 au XVIII^e siècle; par privilège, ils se transmettaient le titre de noblesse et une bourse de secrétaire du roi.

Le petit cloître, bâti vers 1550, s'était augmenté de bâtiments plus commodes, telle une bibliothèque assez bien fournie.

La grande porte, à côté de l'église des Célestins, était l'entrée de l'Arsenal, vaste enceinte divisée en cours, fonderie de figures de bronze, bailliage royal, etc.

L'île Louviers¹, située tout près, se reliait par le pont Grammont à la rive de l'Arsenal; elle était propriété de la ville et l'on y faisait commerce de bois à brûler; cette île a été réunie, en 1844, au quai Morland.

En descendant le long des bords du fleuve, le promeneur reconnaît encore aujourd'hui l'ancien port aux pavés², le quai des Célestins³, le quai Saint-Paul⁴, le quai des Ormes⁵, et une très curieuse, étroite et petite ruelle sans maison que P. Corrozet, en 1550, nommait la *Descente à la rivière*, et qu'une vieille plaque indique sous le titre de rue du Paon-Blanc, car elle existe toujours telle quelle, de la rue de l'Hôtel-de-Ville au trottoir du quai (voir ci-contre), mais le dessinateur a dépassé la fantaisie en élevant le niveau de la Seine jusqu'au bas de sa gravure.

A la suite de ce résumé des particularités du quartier Saint-Paul, il resterait à expliquer le motif des deux orthographes employées pour le nom de Paul appliqué à ce quartier ou à l'Hôtel.

« Quel était ce saint Paul sous l'invocation duquel saint Éloi plaçait son église....., était-ce le vénérable évêque de Paris vivant au IV^e siècle, ou l'ermite, ou encore l'apôtre⁶? »

« Paul, évêque de Paris, aurait été inhumé là, dans un champ, ou bien saint Paul, du nom duquel était la chapelle cémétériale des religieuses, a été l'ermite⁷ » (de même qu'à Jouarre). Cette pensée est d'autant mieux fondée qu'il y a preuve que l'oratoire de Jouarre a été bâti par saint Éloi sous le titre de l'ermite et

le rapprochement entre l'état des religieuses et la narration des funérailles dudit ermite rapportées par saint Jérôme fait rejeter le choix de l'évêque ou de l'apôtre; or, actuellement, le calendrier usuel comprend un saint Pol, ermite.

Cette explication cède cependant la place, étant donné le changement d'orthographe du nom, à celle-ci plus probante.

Durant la première période de formation de la langue française, du IV^e au XV^e siècle, l'usage populaire a dominé, c'est pourquoi l'orthographe « Pol » figure dans les actes relatifs à l'hôtel ou à l'église jusqu'à François I^{er}. L'étymologie ancienne ayant prévalu dans la seconde période, le nom « Paul » a été choisi sans égard pour la confusion qui pouvait en résulter vis-à-vis du véritable patron paroissial.



La rue du Paon-Blanc (1840).
Collection G. Hartmann.

1. Par François Auguier l'aîné.

2. Par Jean Gougeon.

3. Par Van Opstal, sculpteur flamand.

4. Nom pris aux Carmes barrés, anciens propriétaires du couvent des Célestins et ainsi nommés à cause de leur manteau à bandes brunes et blanches qu'ils portaient en Palestine (n° 22, rue de l'Ave Maria).

5. G. Brice, *Description de la Ville de Paris*, 1718, t. II, p. 124. Supprimé en 1790, ce couvent fut utilisé en caserne; il fut remplacé par un marché couvert le 21 août 1879.

6. Fondés, en 1352, par Pierre de Néron, qui fut plus tard le pape Célestin V (G. Pessard, *Nouveau Dictionnaire historique de Paris*, 1904, p. 272).

7. M. L. R., *Curiosités de Paris*, t. I, p. 356. « Les Trois Grâces debout, le dos tourné l'une à l'autre, se tiennent par la main. »

1. Ile des Javeaux, au XV^e siècle.

2. Entre le pont Sully et la rue Saint-Paul.

3. Entre les rues du Petit-Musc et Saint-Paul.

4. Entre les rues Saint-Paul et du Fauconnier.

5. Entre les rues du Fauconnier et Geoffroy-l'Asnier.

6. Lucien Lambeau, *L'église Saint-Paul*. Procès-verbal de la Commission du Vieux-Paris; séance du 9 novembre 1910.

7. Lebeuf, *Histoire du diocèse de Paris* (1883), t. I, p. 321.

HISTORIQUE DES HOTELS

ET

DESCRIPTION DES PLANCHES CONTENUES DANS L'OUVRAGE

HOTEL DE SENS

Rue du Figuier, n° 1

Pl. I.

Il faut véritablement avoir le désir de visiter l'Hôtel de Sens pour se rendre dans les rues peu engageantes qui se croisent le long de ses vieux murs. Nos arrière-descendants demanderont des vues de ces rues sordides pour juger de l'effet que produisait au début du xx^e siècle une résidence gothique en face du marché couvert de l'Ave Maria.

Ou resserré par des voies étroites ou dégagé comme la plupart des églises de son époque, tel doit se présenter l'hôtel de Sens populaire et curieux dont la planche 1 offre la gravure.

L'histoire de ce monument, que Tristan de Salazar fit construire de 1475 à 1518 et que la ville de Paris vient d'acheter 730.418 fr. 03¹ est peu précise.

Le funeste cardinal du Prat, Louis de Bourbon, le cardinal de Lorraine Louis de Guise, Brandi, garde des sceaux, le cardinal de Pellevé, Marguerite de Valois et le cardinal du Perron ont eu en propriété cet hôtel fameux où se sont logés aussi les messageries de Lyon², — commis, écuries et remises —, des blanchisseuses, ouvriers du port, chiffonniers, marchands de confitures et verriers.

Après la pourpre cardinale paradant par ses salons où les ors se teintaient de carmin sur son passage, le sang du page Julien rougit le pavé à l'angle du dernier tournant de rue vers l'hôtel et le sang du meurtrier renouvela le cauchemar deux jours après. Cet hôtel de Sens donné par Charles V, sous le nom d'Estoménil³, aux archevêques de Sens dont l'évêque de Paris était suffragant, remplaçait leur demeure accaparée pour augmenter l'hôtel Saint-Paul; il a connu les plus diverses fortunes.

Sous Louis XII, l'habite un prélat, fils d'Espagnol qui, malgré le sacerdoce, se bat en guerrier pendant la campagne d'Italie⁴.

Plus tard, le propriétaire le laisse en quasi abandon ou bien change les habitudes en changeant les occupants.

La reine Margot, âgée de 55 ans, quittée par Henri IV, jalousee par des intrigants, s'y console de grossir exagérément, avec Dat de Saint-Julien, âgé de 20 ans.

Pellevé, raillé par la Satire, y meurt de peur et un ancien calviniste y entre prince de l'église romaine; ce dernier qui avait fait ses preuves de fin diplomate était de plus homme d'esprit, éloquent et instruit.

En 1622, l'hôtel perdit une grande partie de sa splendeur par suite de l'érection du siège épiscopal de Paris en archevêché; les prélats titulaires de Sens n'avaient plus raison d'y résider, il fut vendu à des particuliers.

Dans un dossier compulsé par M. Lucien Lambeau et dont il a donné connaissance à la Commission du Vieux-Paris¹, la vie du vieil hôtel de Sens est facile à suivre à dater du 24 mai 1788; l'état des lieux annexé au bail conclu à cette date est des plus détaillé puisqu'il fait l'objet d'un manuscrit de 156 pages in-folio.

Il en résulte bien que c'est à l'époque de la Révolution que le célèbre logis fut transformé intérieurement en une banale maison de rapport (transaction du 2 mars 1793).

Nous y relevons: « le passage de porte cochère en voûte à arc de cloître, avec arc doubleau... deux croisées de face... et deux petites tourelles à la hauteur du premier étage... »

Loué d'abord 4.320 livres le 22 vendémiaire an III (13 octobre 1794), la maison de la rue du Figuier-Paul, n° 20, section de l'Arsenal, était divisée en logements particuliers.

La chapelle des archevêques avait été conservée; une description de 1797 la présente en saillie sur la cour, éclairée par trois baies formant arcades, revêtue de lambris, ayant encore son autel en menuiserie au-dessous d'un vieux tableau peint sur toile et percé de trous.

Enfin, il reste toujours une énorme cheminée à moulures dont la plaque d'âtre est aux armes de France.

Après ces souvenirs, plus rien à raconter sur la vie mouvementée dans cet immuable immeuble, témoin d'une architecture qu'on a copiée sans l'imiter et qui s'isole de plus en plus dans Paris transformé.



L'HÔTEL DE SENS.

Reproduction d'une lithographie, d'après le tableau de HERSON (Salon de 1841).
Collection G. Hartmann.

1. Délibération du Conseil municipal de Paris en date du 31 décembre 1912, vote de 775.000 francs.

2. G. Brice, *Description de la ville de Paris*, t. II, p. 127: « Il appartient encore à l'Archevêque de Sens qui en tire des loyers considérables, de celui qui tient les voitures de Lyon et de plusieurs autres endroits, lequel y est très commodément logé avec ses nombreux équipages. »

3. « Payé à Jean d'Estoménil avec l'impôt ordonné pour la délivrance du roi Jean. »

4. Salazar, décédé le 11 février 1518.

1. Procès-verbal de la Séance du 25 décembre 1911, p. 188.

HOTEL DE CHALONS-LUXEMBOURG

Rue Geoffroy-l'Asnier, n° 26

Pl. 2 à 5.

L'hôtel donne à lire ses noms : « Châlons-1625 » et « Luxembourg-1659 ».

En face de la rue du Grenier-sur-l'Eau, sa porte du XVII^e siècle retient le regard du passant dès qu'il l'a vue (pl. 2); l'entrée est un peu basse, mais la sculpture des vantaux et celle de la frise sont suffisantes pour mériter l'attention : c'est une pièce très curieuse et soigneusement conservée.

La planche 3 donnera lieu à bien des remarques. Négligeons la vieille cour, les bornes antiques et la potence à lanterne pour l'architecture : cinq ouvertures séparées par des trumeaux à tableaux, un double perron formant balcon quart de rond à droite et à gauche. Les têtes sculptées sur les clés des fenêtres sont presque toutes gracieuses; en trois endroits la corniche a été scindée, ce qui a compliqué le système d'écoulement des toitures, c'est un inconvénient qui s'ajoute à un mauvais effet de couronnement, il a cependant l'avantage, sur la gravure, d'éclairer les motifs décoratifs de la frise.

La façade sur jardin (pl. 4) est identique à la précédente, bien qu'encaissée entre les murs de hauts immeubles; elle présente un cachet de légèreté dû au perron d'abord, à la hauteur des fenêtres et à leur différence de niveau entre les ailes et le corps du fond, la diversité des lucarnes, les égouts des toits surmontés de fleurons y contribuent également.

Le salon de verdure de la planche 5 fait face à la maison; Pomone et Vertume président aux œuvres de la nature dans le joli jardin qui égaye ce coin pittoresque de Paris.

Les deux stades marqués à la porte serviront à scinder l'histoire de l'hôtel.

Vendu le 17 juin 1608 par de La Chaise à Antoine Le Fèvre de La Boderie, conseiller d'État et de plus poète, l'hôtel qui venait d'être bâti se faisait admirer au passage par sa porte superbe pour l'époque.

« La menuiserie des vantaux est travaillée avec plus de légèreté que la plupart des portes contemporaines du règne de Henri IV; le marteau est décoré de deux têtes de chevaux soutenant un écusson ¹. »

L'ancienne demeure du 26 de la rue Geoffroy-Lasnier s'est fait signaler dans les gazettes quand elle était encore dans la fraîcheur de sa construction. La Boderie y logea « un convoi de cent cinquante chevaux dont les Anglais lui avaient fait présent à la suite de son ambassade; mais il en eut tôt fait des largesses à son tour, ne s'en réservant qu'un seul qu'il montait lui-même certain jour à une chasse du roi.

« — Compère, lui dit Henri IV, serais-je le seul de vos amis à qui vous n'en donnerez pas ?

« La Boderie mit vite pied à terre : son dernier cheval tombait en si bonnes mains! ² »

A la mort de La Boderie, en 1615, la maison revint à sa fille, mariée à Robert Arnaud d'Andilly, le célèbre traducteur.

En 1623, la maison fut acquise par Perrochet, maître d'hôtel du roi, qui supprima un jeu de paume dépendant de la propriété, mais conserva les droits de ses prédécesseurs sur

une place dans la chapelle des Prévôts, à Saint-Gervais où est son tombeau.

« Perrochet a pour locataires des Châlons, famille rouennaise que le commerce aurait fait déroger mais qui ont obtenu des lettres de maintenue de noblesse datées de 1641 ¹. »

Blaise Guérin, barbier et chirurgien de la grande écurie du roi, quoique illettré, logeait également dans l'hôtel.

Suivant les actes authentiques ², M^{me} de Neubourg, née Perrochet, vendait l'hôtel, en 1659, à M^{me} Béon de Luxembourg du Masset, épouse non commune en biens d'un conseiller du roi.

Cette date de 1659 marque le second stade.

L'hôtel passa à M^{me} Lelong en 1762.

Par contrat, Gilbert Plaignon Dijonval, secrétaire du roi, et Marie Claire Lelong, son épouse, rue Bar-du-Bec, et Claude René Lelong, conseiller du roi, maître ordinaire en la Chambre des Comptes, et Elisabeth Lelong, son épouse, demeurant rue Saint-Avoys, vendirent à messire Lelong de Gadencourt, conseiller du roi, etc., demeurant rue et paroisse Saint-Merry, une grande maison, cour et jardin, rue Geoffroy-Lasnier, tenant à droite, en entrant, aux héritiers de M. Boucher; à gauche, au fond du jardin de l'hôtel de Fourcy, pour le prix de 68.000 livres dont les droits de vente étaient de 680 livres ³.

« Du 20 mars 1779. Vente devant Poulthier, notaire à Paris, du 1^{er} mars 1779, par messire Pierre Victor Roger Degadencourt, demeurant rue Geoffroy-Lasnier, à M. Claude Polissard, conseiller du roi, et dame Marie Antoinette Dubin, son épouse, demeurant à Paris, rue Saint-Avoys, d'une grande maison, cour et jardin, rue Geoffroy-Lasnier; tenant, à droite, aux héritiers de M. Bouchet; à gauche, à M. Parent et au fond au jardin de l'hôtel de Fourcy et par-devant sur la dite rue Geoffroy-Lasnier; appartenant au dit seigneur vendeur au moyen de l'acquisition qu'il en a faite à M. Gilbert Plaignon Dijonval, écuyer, par acte devant Bro, notaire à Paris, du 21 janvier 1772, au prix de 80.000 livres; reçu 800 livres ⁴. »

Ce Polissard avait moitié de la propriété en bien propre; Dubin Marie Antoinette sa femme, l'autre moitié.

Le mari étant décédé le 28 novembre 1819, l'héritage échut aux six enfants pour la moitié venant du père; quant à M^{me} Polissard, elle décéda le 2 avril 1826, laissant sa part à ses enfants et petits-enfants.

La matrice cadastrale porte comme unique propriétaire la veuve Dert, née Polissard Marie Rosalie, cinquième enfant des époux Polissard; elle mourut le 19 juin 1850.

Elle eut pour héritier Dert Claude Jules Michel, à Paris, décédé lui-même en 1862, laissant l'hôtel à Polissard Auguste Claude Étienne, dont les héritiers furent Polissard Anne Marie Mathilde, veuve Dumerin; Marie Pauline, femme Mouvenot, et Augustin Charles. La veuve Jannon ou Sannon Marie Pauline était donataire pour un quart en propriété et un quart en usufruit.

Par la liquidation du 11 juillet 1873 (enreg. 24 dudit), évaluée 100.000 francs [Aubron], il fut attribué la nue propriété aux enfants et l'usufruit à la veuve ⁵.

1. Lefeuve, *Histoire de Paris*, t. V, p. 386.

2. Bro, notaire à Paris; actuellement étude de M^e Fontana, 10, rue Royale.

3. Archives de la Seine. Registre des insinuations: ventes, n° 117, f° 9.

4. Archives de la Seine. Registre des insinuations 123. Fermes générales (ventes, ville de Paris), f° 62. Vente Roger de Gadencourt à Polissard. Maison rue Geoffroy-Lasnier (censive de Sa Majesté).

5. Sommier foncier. Reg. 278, n° du Sommier 1349-7 (communication de M. Lazare, sous-archiviste de la Seine).

1. Alfred de Champeaux, *L'art décoratif dans le vieux Paris* (1898), p. 161.

2. Lefeuve, *Histoire de Paris, rue par rue, maison par maison* (1875), t. V, p. 385.

HOTEL DE BEAUVAIS

Rue François-Miron, n° 68

Pl. 6 à 16.

Louis XIV atteignait sa quinzième année lorsque sa mère inquiète qu'il ne ressemblât, sous certains rapports, à son père Louis le Chaste, confia ses soucis à M^{me} de Beauvais¹ qui n'avait qu'un œil.

« Il n'y a pas de femme laide pour les écoliers et les moines », dit un proverbe du moyen-âge. Câteau-la-Borgnesse en fit la preuve, car « on lui attribue d'avoir la première déniaisé le roi à son profit² ». Elle en retira, au reste, quelque avantage et en fit bénéficier son époux, puisqu'il reçut les titres de baron et de « conseiller du roi », ce dernier un peu malicieusement; le prix de ses leçons lui permit, en 1655,

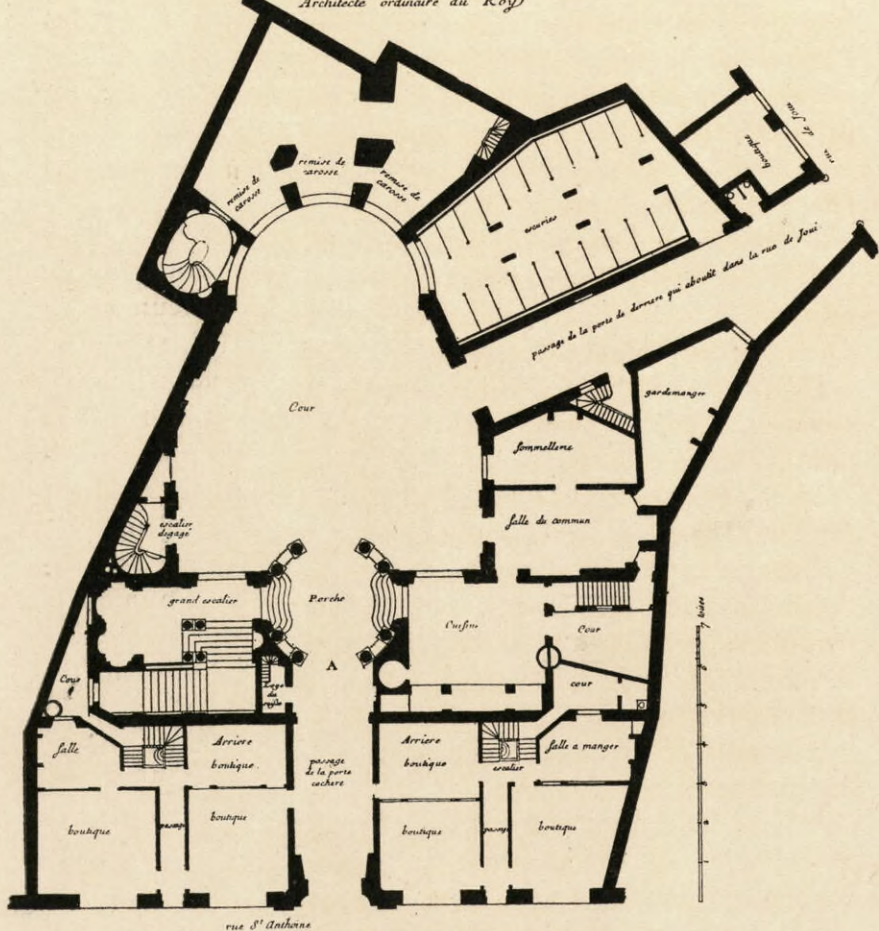
superficie restreinte limitée par dix-sept lignes brisées. L'intelligence des distributions intérieures, la richesse de la décoration en faisaient un édifice des plus intéressants au XVII^e siècle.

Les fondations sont formées de constructions gothiques du style ogival primitif, une grande nef solidement bâtie dont la voûte repose sur des piliers à chapiteaux décorés de crosses et de feuillages; les murs de soutènement la divisent en caves. Ces constructions, qui remontent au XIII^e siècle, sont celles de l'hôtel des abbés de Chaâlis³.

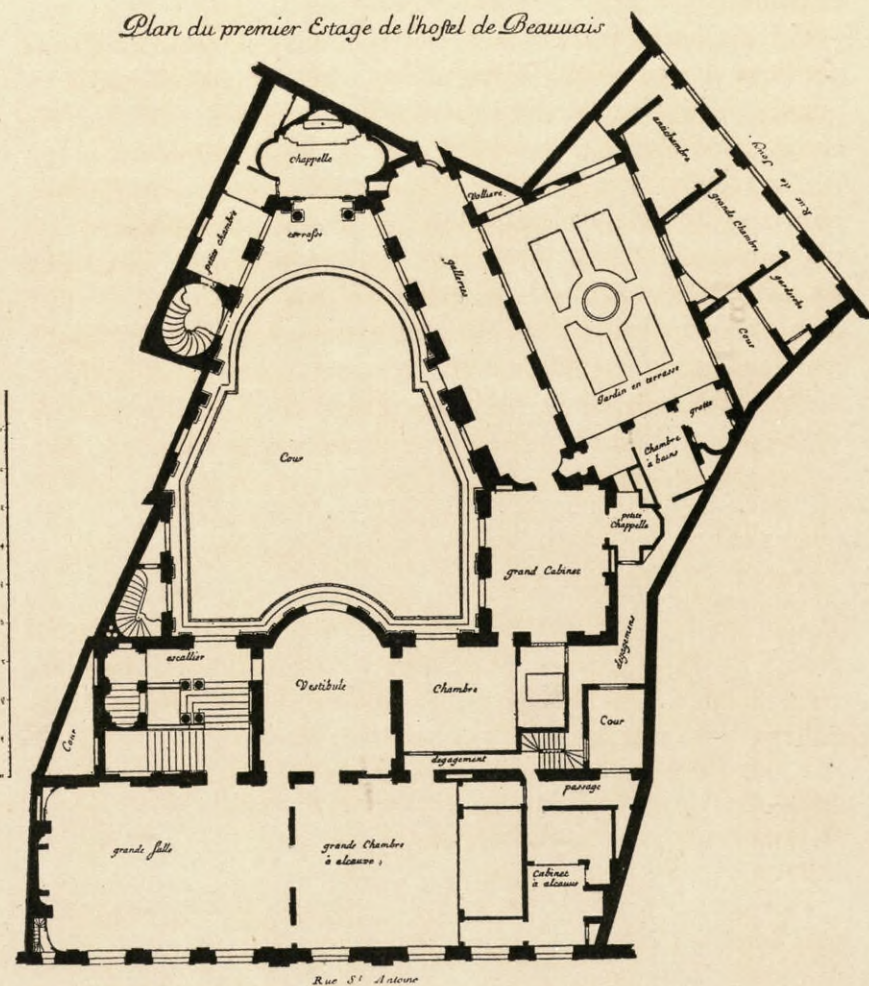
La cour a la forme d'un triangle arrondi au sommet et dont la base est le logement principal; les côtés sont décorés de façon à produire une perspective très flatteuse pour l'immeuble.

Des cinq arcades qui partagent le rez-de-chaussée de la façade, M^{me} de Beauvais en consacra quatre au commerce, aux deux côtés de la porte cochère, pour y installer quatre bou-

Plan du rez-de-chaussée de l'hôtel de Beauvais, esp. rue S. Antoine, bâti sur les dessins d'Ant. Le Pautre Architecte ordinaire du Roy



Plan du premier étage de l'hôtel de Beauvais



HÔTEL DE BEAUVAIS. Reproduction des plans de l'Architecture française, par JACQUES-FRANÇOIS BLONDEL (1752).

de se faire bâtir, dans la rue Saint-Antoine, le fastueux hôtel dont nous esquissons l'histoire.

Elle possédait depuis un an (échange du 30 mars 1654), sur un terrain en face du Petit Saint-Antoine, trois petites maisons dont les deux principales portaient les enseignes : à l'Image Saint-Claude et au Faucon; celle-ci s'étendait jusqu'à la rue de Jouy occupant tout le terrain d'un ancien hôtel des abbés de Chaâlis; la troisième était une dépendance de la seconde⁴.

En 1657, M^{me} de Beauvais agrandit encore son bien, gagna des procès, fit ensuite jeter bas les anciennes constructions et bâtir un hôtel par Le Pautre⁵, architecte du roi, frère du fameux dessinateur d'ornements. Il éleva avec les pierres données par la reine, et qui étaient destinées au Louvre⁵, un gracieux édifice, d'une élégance et d'une régularité parfaites, sur une

tiques indépendantes avec logement à l'entresol; le reste du rez-de-chaussée fut affecté aux cuisines, offices, écuries et remises. Au premier étage et de plain-pied étaient les appartements de réception, chambres de parade et galeries de gala; le second étage en attique complétait l'élévation.

Par suite de l'irrégularité du terrain, l'axe de la cour ne coïncide pas avec le milieu du bâtiment; celui-ci comporte en effet, sur la gauche, un excédent de 1 m. 3/4 environ dissimulé sous le prolongement des bossages qui décorent les angles; l'architecte a dû recourir à ce tracé pour ne pas étri-quer la cour d'honneur qu'il fallait absolument symétrique.

Belle et importante était la façade, percée de sept grandes fenêtres à chaque étage, avec un avant-corps décoré de bossages et couronné à la hauteur du second par un fronton où M^{me} de Beauvais avait fait sculpter les écussons accolés de France et de Navarre, « témoignage public de reconnaissance pour la reine-mère, à qui elle devait sa fortune, mais en même temps monument mystérieux de ces trop courts instants de

1. Catherine Henriette Bellier, mariée le 23 février 1634 à Pierre de Beauvais, morte le 13 août 1690.

2. Cousin, *Hôtel de Beauvais*, p. 15.

3. Titre de propriété. — XVII^e siècle.

4. A laissé un ouvrage ayant titre : *Œuvres d'Architecture*, 1652; mort en 1691, âgé de 77 ans.

5. *Mémoires de Louis de Loménie de Brienne*, t. II, p. 47.

1. Restes cédés par Nicolas Fouquet aux Beauvais en 1634. Rochegude, *Promenades dans toutes les rues de Paris*.

gloire où elle s'était vue elle-même traitée en reine de France¹ » (pl. 6).

La porte d'entrée massive et légèrement concave est un remarquable travail de menuiserie; deux têtes antiques décorent les vantaux (pl. 7). L'imposte portait autrefois sculpté en plein bois un aigle éployé empiétant une guirlande de fleurs soutenue par deux demi-têtes de béliers décharnées; en 1704, on les remplaça par un cartouche orné de palmes entrelacées sur lequel est vissé aujourd'hui le numéro de l'immeuble; il reste encore les serres de l'aigle sur le milieu de la guirlande de feuilles de chêne (pl. 8).

Ces têtes de béliers qu'on trouve un peu partout, dans les métopes de la frise dorique du péristyle, font allusion au nom de famille de Catherine Bellier.

Dans la voussure de la trompe qui surmonte cette porte était sculpté un grand médaillon soutenu par deux amours, il représentait un buste de femme Anne d'Autriche sans doute, et commentait ainsi les armes royales du couronnement.

Cette trompe formait au premier étage un balcon avancé sur lequel s'ouvrait une fenêtre en tribune que décorait le grand fronton; cette fenêtre modèle du genre ne put être entreprise qu'après l'autorisation du 23 décembre 1654². Les fenêtres du milieu, à droite et à gauche, étaient également pourvues de balcons d'une moindre saillie, supportés par de riches consoles et surmontés de chambranles sculptés. Tous les appuis des croisées en balustrade dessinaient une ligne d'un excellent effet. L'attique ne présentait qu'une rangée de fenêtres encadrées d'une simple moulure.

La sculpture de la façade fut exécutée par Nicolas Legendre.

La construction dura trois ans.

« Deux grandes figures d'anges opposées l'une à l'autre et à demi couchées sur le fronton du milieu, tiennent une couronne au-dessus d'un troisième cartouche où sont les armes de la reine, travaillées avec un grand soin et accompagnées de la cordelière que l'art du blason attribue aux veuves³. » Ce fronton en a été dégaré.

« Sur les autres croisées qui sont à droite et à gauche, M. Legendre a fait des têtes de cariatides qui soutiennent des paniers remplis de fruits et qui ont à leurs côtés chacune deux griffons ou espèce de monstres moitié aigle et moitié lion. Sur les clefs des arcades, au rez-de-chaussée, il mit plusieurs masques ou têtes de satyres et de faunes. M. Hutinot, qui a été du corps de l'Académie, prit part à ce travail⁴. »

« La décoration de cette façade tient à cet air de pesanteur qui est le goût dominant de Le Pautre, mais néanmoins dans lequel on remarque une expression ferme, mâle et nourrie..... On ne peut cependant se refuser de remarquer ici trop de simplicité dans de certaines parties et trop de richesse au contraire dans d'autres⁵. »

Par la gravure de la page 11, il est aisé de se rendre compte des modifications apportées à l'ornementation de la façade.

Après le porche s'élève un péristyle circulaire soutenu par huit colonnes doriques accouplées. Dans les métopes de l'entablement se remarquent alternativement avec des têtes de béliers et de taureaux quelques emblèmes guerriers et, à défaut d'armoiries, les chiffres de Beauvais, P. C. H. B. (Pierre Catherine Henriette Beauvais Bélier), timbrés d'une couronne de baron (pl. 9).

De la porte, ou mieux encore du péristyle, la vue de la cour séduit et étonne (pl. 9): au bas, le pavage éclairé perpendiculairement et autour le décor symétrique. Il faut voir sur place cette disposition « pour connaître le pouvoir de l'optique et l'effet que produit le clair-obscur....., la vérité des

tons, des lumières, des teintes et des ombres¹ ». Cette sorte de mise en scène remédie au peu d'espace.

Le motif central dressé au fond de la perspective encadrée dans la baie du péristyle était le portique de la chapelle ouvert au premier étage sur une terrasse qui se prolongeait autour de la cour. Extérieurement, l'accès était facilité par un escalier ovale suspendu et largement évidé dans son centre, garni d'une rampe en fer forgé; intérieurement, par une galerie (pl. 11). La succession des propriétaires a modifié ce décor. Les têtes de Jean qui rit et Jean qui pleure sont reproduites sur la planche 6.

Le grand escalier de l'hôtel est à gauche du péristyle (pl. 12), c'est d'un effet saisissant, de conception originale et d'une rare élégance; il est tout en pierre, y compris la rampe en entrelacs finement ajourés. Un seul groupe de quatre colonnes corinthiennes le soutient, la décoration sculpturale, par Martin Van den Bogaert², est sobre dans son ensemble et soignée dans ses détails; elle consiste en une série de bas-reliefs représentant des faisceaux, des trophées et des enfants tenant des guirlandes qui remplissent les archivoltes, couvrent les frises et les corniches; plusieurs fois s'y répètent les chiffres des Beauvais. Au revers du palier, en vue de la montée, est gravé un monogramme accompagné de huit têtes de béliers au naturel, haut-reliefs reliés entre eux par des guirlandes (pl. 14).

A l'entrée du vestibule, une niche vide est surmontée d'un aigle portant la foudre, pour rappeler le roi vainqueur de l'Autriche, décoration de Jean Le Pautre, dessinateur, et de Martin, sculpteur; exécution correcte et souple (pl. 16).

Si nous nous reportons au temps de la construction de l'hôtel, nous voyons que les appartements avaient huit mètres d'élévation, dix-huit de long et neuf de large; un grand vestibule où s'ouvraient deux immenses chambres de parade, occupait toute la façade sur la rue Saint-Antoine. En retour, dans l'aile droite de la cour, une grande chambre à coucher et sa ruelle, de quatre mètres sur trois; un salon attenant communiquait avec une longue galerie de dix-sept mètres, ayant cinq hautes fenêtres de chaque côté, à gauche sur la cour, à droite, sur un jardin suspendu où pleurait un jet d'eau. Un petit oratoire se trouvait à portée de la chambre à coucher, de même qu'un escalier dérobé, des cabinets, etc.

La comtesse de Beauvais prit rang parmi les « dames curieuses des ouvrages magnifiques³ », c'est-à-dire amateurs de beaux immeubles.

L'hôtel fut inauguré le 26 août 1660, le jour où le roi Louis XIV et Marie-Thérèse firent leur entrée à Paris par la rue Saint-Antoine qui suivait le tracé actuel de la rue François-Miron.

La reine-mère se tenait sur un balcon couvert d'un dais à longue queue de velours cramoisi, enrichi de larges passementeries et de hautes crépines d'or et d'argent, ayant à sa droite la reine d'Angleterre et la fille aînée de celle-ci. Aux autres balcons décorés de tapis de Perse prirent place les dames de la cour d'un côté, de l'autre le cardinal Mazarin avec Turenne en habit noir (page 11).

Il reste de la visite de l'hôtel, par la reine Marie-Thérèse, un éblouissant tableau de « l'aimable palais » rempli de merveilles étonnantes et de raretés surprenantes :

Tant de belles orfèvreries,
Tant d'éclatantes pierreries,
Tant d'agréments délicieux,
Tant de bustes et tant d'images,
.....
Tant de miraculeuses choses.

« Lorsqu'il y a eu quelque grand spectacle à voir autrefois dans la rue Saint-Antoine, cette maison a servi à placer la

1. Jules Cousin, *L'Hôtel de Beauvais*, p. 24.

2. Sentence du Bureau des Finances qui permet au sieur de Beauvais de faire construire à ses frais et dépens un balcon qui sera élevé jusqu'au premier étage de la maison, rue Saint-Antoine, dans la longueur du mur de la façade sur la rue, lequel aura onze pieds et demie de long sur quatre pieds d'avance sur la rue ainsi que deux autres balcons aux deux côtés de ladite maison.

3. *Mémoires inédits des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 410.

4. Blondel, *Architecture française*, t. I, p. 123 (1752).

5. *Ibid.*

1. J.-F. Blondel, *L'Architecture française*, t. I, p. 122 (1752).

2. Hollandais. Appelé en France : Desjardins (1640-1694).

3. Loret, *La Muse historique*, 10 novembre 1663.



L'HÔTEL DE BEUVAIS (1660)

Reproduction d'une gravure de JEAN MAROT. — Collection G. Hartmann.

famille royale¹ », tel pour le carrousel du 5 juin, quand le cortège se rendit de la Place Royale aux Tuileries.

C'est dans cet hôtel que M^{me} de Beauvais eut un fils et deux filles à la réputation sans tache; quant à elle, « vieille, chassieuse et borgnesse, elle causait toujours avec le roi en particulier² », lorsqu'elle allait faire sa cour à Versailles.

Durant ces années, que devenait son mari? Il engraisait discrètement; il mourut en 1676. Cette mort eut l'inconvénient de dissoudre la communauté; pour la liquidation, les immeubles furent vendus. L'hôtel était acquis à l'amiable, le 18 juillet 1686, par Pierre Savalette, notaire, au prix de 95.000 livres, pour M. de Beauvais, bien que nominale, pendant près de vingt ans, ce notaire en fut le propriétaire.

Le fils avait épousé la fille du fermier général Berthelot; c'était pour M^{me} de Beauvais « celui de ses enfants qui lui tenait le plus à cœur³ »; elle lui avait acheté, au faubourg Saint-Germain, rue de Grenelle, un grand hôtel vacant par la mort de Louis Foucault, comte de Dognon, vice-amiral et maréchal de France⁴. Sur les conseils du fils, la mère avait sans succès, certain jour, mis en loterie l'hôtel du faubourg Saint-Antoine.

La fortune avait changé, « ce qu'elle vendait autrefois, elle l'acheta en vieillissant ». Elle vécut dans l'hôtel, en compagnie de son fils, revenu du faubourg Saint-Germain avec le titre de baron, obtenu du vivant de son père.

Dangeau nous annonce sa mort à la date du 14 août 1690, à quatre-vingts ans.

A la mort de M^{me} de Beauvais, le fils dut vendre charges et emplois de profit et quitter l'hôtel que Savalette restaura, en juillet 1704, pour un acquéreur anonyme.

En 1706, cet acquéreur anonyme prenait possession des actes authentiques; il se nommait Jean Orry, président à mortier au parlement de Metz. « C'était une manière de lourdaud, de la lie du peuple et qui avait fait toutes sortes de métiers⁵. » Envoyé en Espagne comme conseiller des finances, il eut les plus grands succès jusqu'à ce qu'ayant dupé le roi lui-même, il dut venir rendre compte à Paris; c'est alors qu'il achetait l'hôtel de Beauvais.

Au cours des deux années qui suivirent, il se compromit à nouveau en reprenant ses fonctions d'homme d'affaires et finit par la présidence de Metz en 1706 où nous le voyons au moment de la prise de possession de l'hôtel de Beauvais.

Orry divisa les grandes salles en quatre pièces et la galerie en quatre parties; ouvrit un salon de musique occasionnant une dépense de deux cent mille écus⁶. Sur la rue, il fit enlever ce qui rappelait Anne d'Autriche; les sculptures furent élaguées et les armes du propriétaire qui était comte de Vignory remplacèrent le monogramme des Beauvais⁷.

Jean Orry mourut en 1719; à ses deux fils il laissait ses biens, par testament du 30 septembre de la même année; à sa fille il donnait 150.000 livres. En 1724, celle-ci épousait Antoine Martin Chaumont de la Galaizière, maître des requêtes⁸. En 1725, elle devenait propriétaire de l'hôtel de Beauvais qu'elle obligeait ses frères à reprendre le 9 juillet 1740, contre 143.674 livres, plus 10.000 pour améliorations dans l'immeuble; cette transaction fut suivie, le 14 juillet 1740, d'une licitation volontaire: l'hôtel devint la propriété de l'aîné.

Ce fils de Jean Orry, contrôleur général, duc et chevalier du

Saint-Esprit, mit ses armes à l'entrée de l'escalier d'honneur (pl. 13).

Il avait épousé Louise Catherine Corcessin, « très belle femme et maîtresse de M. Chauvelin, garde des sceaux; fort intrigante et d'infiniment d'esprit¹ ».

Une réponse très digne à la marquise de Pompadour, favorite non encore déclarée, allait lui valoir sa révocation; Orry « sortit du Contrôle général avec grande réputation, il fit voir qu'il n'avait que cinquante mille livres de rente² ».

Il mourut dans son château à la Chapelle-Godefroy, laissant tous ses biens à son frère, mais avec la sage précaution de substitution au profit de son neveu. L'hôtel passa donc au marquis de Fulvy, « étranger à la politique, aux finances et aux intrigues de toutes sortes³ ».

Fulvy émigra en Angleterre dès les premiers mois de 1791, il mourut à Londres en 1823⁴.

Il avait loué, en 1755, l'hôtel de la rue Saint-Antoine à Van Eyck, ambassadeur du duc de Bavière, qui l'acheta au prix de 148.000 livres⁵.

Sous ce représentant de l'étranger, l'immeuble devint une maison de jeu où la police ne pouvait pénétrer d'après les conventions internationales.

Il mourut en 1777, laissant la propriété en indivis à ses trois filles; elles la louèrent à Bourrée de Corberon, président de la Chambre des requêtes, qui y vint s'installer pour Pâques 1785.

Bourrée, âgé de soixante-dix-sept ans, son fils et son petit-fils, qui n'avait que seize ans, comparurent devant le Tribunal révolutionnaire pour s'entendre, les deux premiers, condamner à la peine de mort; ils furent exécutés le 1^{er} floréal et le 3 prairial an II.

Des trois filles, deux ayant émigré, la Nation confisqua les deux tiers de l'hôtel (nos 322 à 325, rue Antoine) et les vendit par adjudication, le 19 fructidor an VII, 2.015.000 livres en assignats (12.600 francs environ), au citoyen Baron, au nom du citoyen Maurin, directeur général des vivres; en même temps la troisième fille, la citoyenne Brion-Marolles, cédait le tiers, sa part lui restant, pour 33.894 francs.

Maurin loua l'immeuble au citoyen Vilain, tapissier, par bail de 3, 6 ou 9 années, à raison de 5.500 fr. l'an.

Pour le rendre profitable en location, le bâtiment sur rue fut augmenté d'un étage pris dans la hauteur du premier étage; la façade fut ravalée; trois rangées de fenêtres rendirent méconnaissable l'œuvre de Le Pautre⁶.

Maurin mourut le 4 brumaire an XIII, laissant ses biens à sa veuve âgée de trente ans; jeune et riche, elle épousait, le 9 octobre 1810, Georges Nicolas Jeannet, qui, administrateur des biens de sa femme, vendait l'hôtel de Beauvais 126.000 francs à Jacques Valentin Lemièrre, négociant à Paris, dont le petit-fils, son héritier, fut Adolphe Jouet. C'est aujourd'hui MM. Simon frères qui sont propriétaires de l'hôtel n° 68, ainsi que du n° 72, rue Saint-Antoine.

Il y avait, en 1864, une école dans l'hôtel de Beauvais, c'étaient des cours gradués pour jeunes filles, dirigés par M^{lle} Douay.

Rien ne reste dans les appartements, sauf quelques mètres de corniche de la grande galerie dans une pièce en soupente; on y voit des rinceaux élégants, des enfants, des singes jouant de divers instruments de musique.

De l'extérieur, la porte seule est à retenir, et pourtant il serait désirable pour le passant qu'elle soit toujours grande ouverte, car la vue de la cour a conservé le cachet que lui imprima un architecte de grand talent.

1. Germain Brice, *Description de la ville de Paris* (1752), p. 166.

2. Saint-Simon, *Mémoires*, t. I, p. 124. éd. 1829.

3. *Papiers de Fouquet*. Lettre de M^{me} de Beauvais, 1661.

4. Cet hôtel a été démoli pour le prolongement de la rue des Saints-Pères; il portait les nos 7-9.

5. Saint-Simon, *Mémoires*, t. III, p. 408.

6. Germain Brice, *Description de la ville de Paris*, p. 167.

7. Elles portaient: De pourpre au lion d'or rampant, et grimant contre un rocher d'argent, mouvant du flanc droit de l'écu.

8. *Les Vieux Hôtels de Paris*, 4^e série (Hôtel Gouffier de Thoiry), Contet, éditeur.

1. Barbier, *Journal de la régence*, t. II, p. 93.

2. Barbier, *Journal de la régence*, t. IV, p. 110.

3. J. Cousin, *Hôtel de Beauvais*, p. 56.

4. De Labouisse-Rochefort, *Souvenirs et Mélanges*.

5. Contrat du 15 avril 1769.

6. *Journal de Paris*, 1803; dimanche 7 messidor an XI, p. 1772.

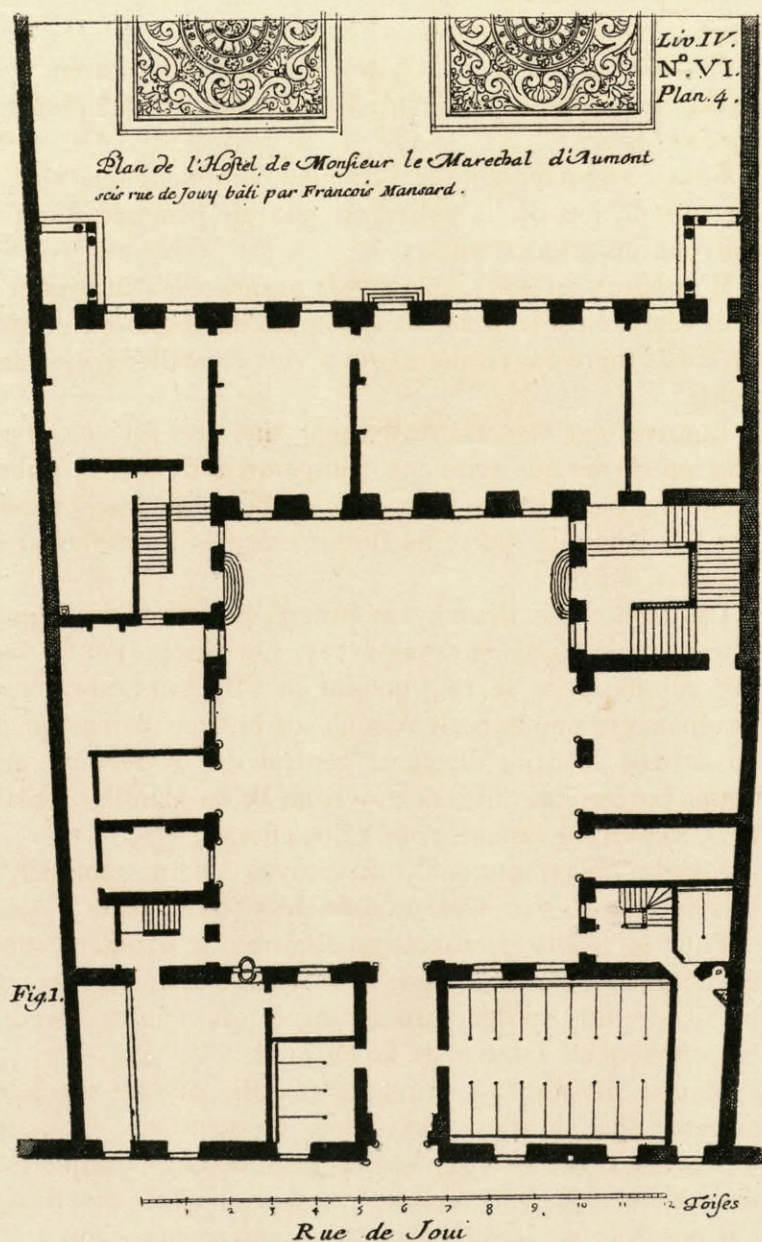
HOTEL D'AUMONT

Rue de Jouy, n° 7

Pl. 17 et 18.

« Il y a douze ou treize cents ans, l'emplacement sur lequel a été construit l'Hôtel d'Aumont faisait partie d'un domaine assez étendu, appelé culture Saint-Éloi¹. »

Divers hôtels ont été bâtis sur cette culture, grandes maisons dont parlent les vieux parchemins, notamment rue de Jouy où la plus ancienne demeure citée a donné son nom à la rue : la « meson de Joï », la « maison au Dé » plus tard « du Croissant ». Nous voyons s'y succéder les Guyot, les Viole, les Lecharron, les Plessis dont est issu le cardinal et les Scarron.



Plan du rez-de-chaussée de l'Hôtel d'AUMONT.

Scarron avait fait abattre les anciens logis pour les remplacer par un hôtel qui fut terminé en 1648 (pl. 17). — Dessiné par Le Vau, bâti par Michel Villedo, le grand entrepreneur², l'hôtel s'élève au fond de la cour d'honneur ; on y accède par deux perrons d'angle de quelques marches.

De son mariage avec Catherine Thadey, Michel Antoine Scarron eut deux fils et une fille, Catherine, qui épousa, le 14 mars 1629, Antoine d'Aumont, marquis de Villequier, qui fut fait par la suite maréchal de France³.

C'est ce maréchal qui acheta l'hôtel et ses dépendances au prix de 174.000 livres tournois⁴ à sa belle-mère, la veuve Scarron, et à ses beaux-frères, Thomas, chevalier de Vaures, capitaine de galère et Jean, conseiller du roi en sa cour de parlement.

1. Ch. Sellier, *La Pharmacie centrale de France* (1905), p. 7.

2. Traité et quittances signées en l'étude de Baudry et Groyn, notaires, 1649-1650.

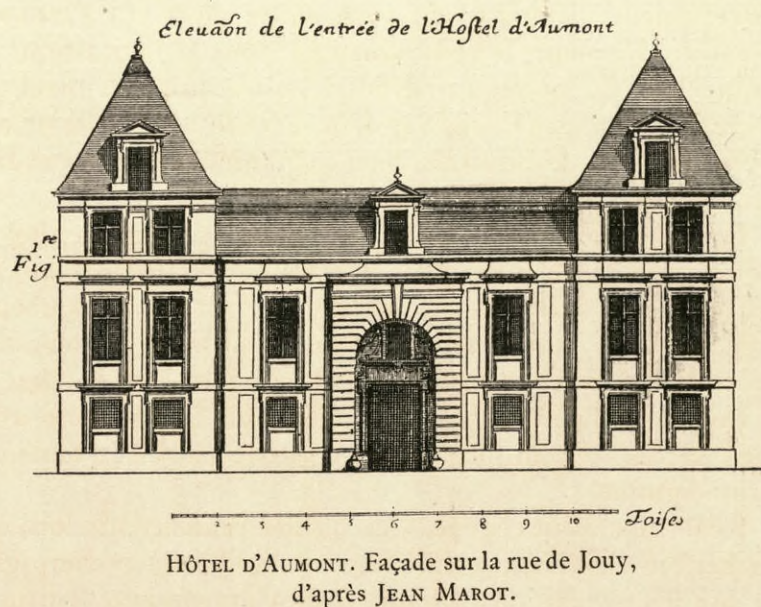
3. La Chesnaye-Desbois, *Dictionnaire de la noblesse*.

4. Contrat du 1^{er} mars 1656.

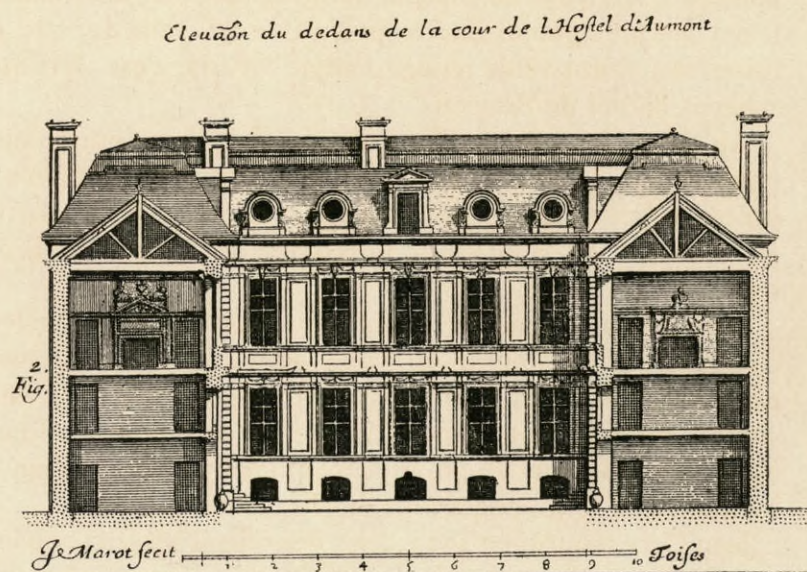
Quatre acquisitions augmentèrent la propriété en façade comme elle l'avait déjà été en profondeur vers la rue de la Mortellerie (18, rue de l'Hôtel-de-Ville); il y eut également des agrandissements du parc par l'achat d'un jardin mitoyen « planté de buis et d'une allée de filaria¹ ».

L'hôtel d'Aumont convenait maintenant à l'illustre famille qui en prenait possession et dont l'origine se perd dans l'obscurité des temps ; celui qui s'installait dans ces luxueux appartements avait gagné son grade de maréchal en 1651, sa fonction de gouverneur de Paris en 1662, les titres de duc et pair en 1665². La cour l'avait surnommé Tarquin le Superbe³ ; il mourut à l'âge de 69 ans, le 11 janvier 1669.

Le corps de logis principal que flanquent deux pavillons en ailes est une addition due au talent de François Mansart que nous avons vu bâtir l'église de la Visitation et l'hôtel Fieubet.



HÔTEL D'AUMONT. Façade sur la rue de Jouy, d'après JEAN MAROT.



HÔTEL D'AUMONT. Façade de l'hôtel sur la cour d'honneur, d'après JEAN MAROT.

Les lignes grandioses, la disposition des ornements, le relief des moulures démontrent le goût de l'architecte. La façade sur le jardin répond à la beauté de la façade sur cour (pl. 18); deux pavillons brisent la monotonie des dix-sept travées de fenêtres; guirlandes fleuries, mascarons variés, écharpes, consoles élégantes, clefs allégées de sculptures et refends formant pilastres complètent la décoration pleine de richesse et de grandeur. Les balcons en fer forgé sont timbrés des lettres A et D qui se lisent Antoine Daumont⁴.

1. Charles Sellier, *La Pharmacie centrale de France*, p. 48.

2. Anselme, *Histoire généalogique*, t. 1, p. 20. Ses armes étaient : d'argent au chevron de gueules, accompagné de sept merlettes de même, quatre en chef et trois en pointe. Celles du maréchal portaient écartelé aux sept familles alliées.

3. Saint-Simon, *Mémoires*, t. XII, p. 418 (note).

4. L'attelage à la Daumont est d'invention du descendant qui mourut le 9 juillet 1831.

Dans le pavillon de l'aile droite, un grand escalier construit par Mansart prenait naissance dans un vestibule décoré d'un ordre ionique; pour en rendre l'abondance somptueuse, un péristyle du même ordre précédait le vestibule¹.

A droite du vestibule est l'ancienne salle à manger qui donnait jadis sur l'orangerie, elle est élégante et spacieuse; ses dessus de portes sont remplis de grisailles.

L'hôtel était remarquable par les peintures de Simon Vouet, notamment au rez-de-chaussée où un beau plafond montrait Junon sur son char en compagnie de Minerve et de Vénus; au bas, Mercure se disposant à exécuter les ordres de la déesse². Ce plafond a dû prendre le chemin de quelque galerie ou musée ainsi que celui que Le Brun peignit sur toile vers 1660 et qui représentait dans le salon du premier étage, l'Apothéose de Romulus³: Mars debout sur un char étincelant d'or et attelé de quatre coursiers amène son fils Romulus portant une louve d'or dans l'assemblée des dieux au rang desquels il est élevé par Jupiter⁴.

Des médaillons ou cartouches peints⁵ au nombre de huit sont relatifs à Rome et à ses fondateurs; des génies, des lions, des attributs entourent ces peintures placées dans la corniche du salon où était le plafond de Le Brun, pièce occupée aujourd'hui par M. Buchet, directeur de la Pharmacie centrale de France.

Les lambris sculptés et dorés de ce salon et les magnifiques boiseries en vieux chêne du salon voisin sont à retenir.

Le vaste jardin à la française s'étendait vers la rue de la Mortellerie; eau, verdure, statues et treillages répartis avec symétrie embellissaient les allées et les massifs; mieux encore étaient des vases de genre antique sculptés de bas-reliefs, et par-dessus tout « la Vénus à demi couchée sur un rocher, avec l'Amour et qui passait pour le chef-d'œuvre de François Auguier⁶ ».

Les fêtes données dans cet hôtel et son jardin ont été célébrées par les poètes et les gazettes.

Après la mort du maréchal, l'hôtel passa de père en fils, tous grands seigneurs jusqu'à ce que la mode étant au Faubourg Saint-Germain, puis à la place Louis XV⁷, la famille quitta le quartier Saint-Paul pour se loger au centre de la vie mondaine.

Les immeubles furent vendus en entier 50.000 livres, pour être démolis (contrat du 4 avril 1756); mais François Delondres, l'acquéreur, les revendit en l'état, le 28 avril 1756 (Gervais, notaire à Paris), à Charles Sendrié qui possédait déjà le terrain. Celui-ci revendit le grand hôtel à Pierre Terray, procureur général, frère de l'abbé, ministre des Finances. Le fils en hérita partiellement, le 9 août 1780, puis totalement le 21 mars 1781.

1. Blondel, *L'Architecture française*, t. I, p. 124.

2. Dézallier d'Argenville, *Voyage pittoresque de Paris* (1778), p. 205.

3. G. Brice, *Description de la ville de Paris* (1752), p. 164. « Avant la mort du duc d'Aumont, en 1704, il y avait des meubles précieux, des curiosités, bronzes, médailles, pierres gravées, tableaux rares, cabinets portatifs d'un travail extraordinaire et mille autres raretés » dont la vente publique a duré plusieurs mois.

4. Claude Nivelon, *Description des œuvres de Charles Le Brun*, peinture des *Métamorphoses*, d'Ovide.

5. Contrat de vente par adjudication, du 5 prairial an XI.

6. Voir la notice sur le Quartier au commencement de cet historique, p. 6.

7. *Le Faubourg Saint-Honoré*, p. 21 chez Contet, éditeur.

Condamné à mort ainsi que sa femme, Antoine Jean Terray était exécuté le 9 floréal an II, à l'âge de quarante-deux ans. Ses biens de la rue de Jouy étaient confisqués et mis en vente aux enchères publiques, le 5 prairial an XI; l'adjudicataire fut Dubreuil, sur l'offre de 82.000 francs.

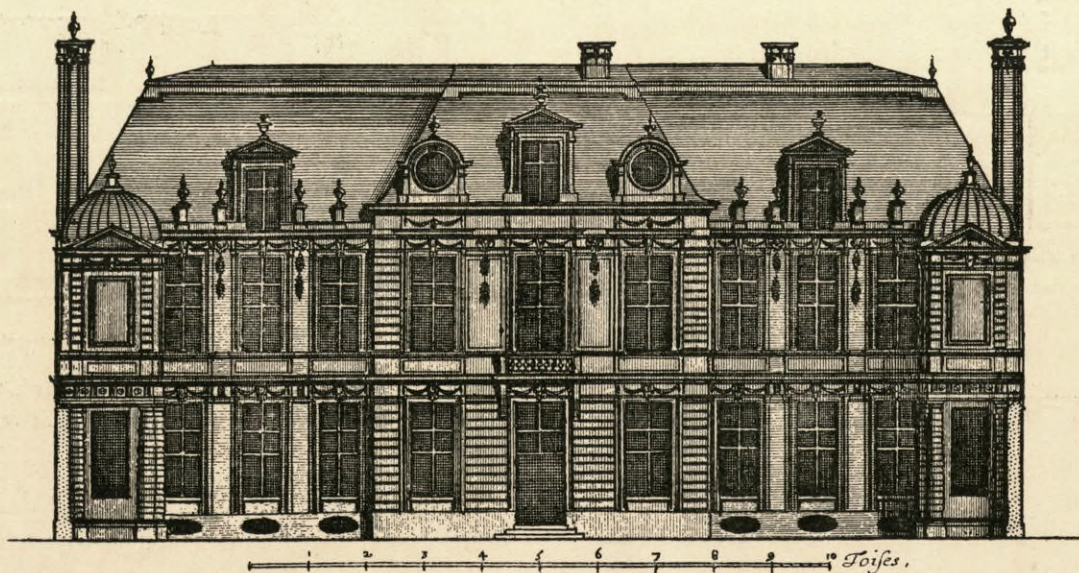
De Dubreuil, la propriété passa à Mignard, le 6 messidor an XII et de celui-ci à Rondeau et Breuillard, pour Petit, le 10 avril 1823 (n° 9, rue de Jouy).

La mairie de l'arrondissement (le neuvième) y était installée¹, Petit la remplaça par une institution qu'il dirigeait et qui réussit très bien.

A la mort de Petit, ses héritiers vendirent, le 18 octobre 1859,

l'ancien hôtel et les nouvelles acquisitions sur la rue des Nonnains d'Hyères, n° 21, à la Société de production et de consommation, du nom de *Pharmacie centrale de France*.

Cet établissement très vaste couvre de ses bâtiments, pavillons, etc., les hôtels d'Aumont et jardins; il est complet au sens commercial le plus étendu et son utilité est incontestable. On vient de voir qu'il a conservé dans la mesure du possible ce qui restait de la décoration ancienne.



HÔTEL D'AUMONT. Élévation du côté du jardin, d'après JEAN MAROT.

HOTEL HAINAULT

DIT

HOTEL DU PRÉSIDENT HÉNAULT

Rue François-Miron, n° 82

Pl. 19 et 20.

La beauté de cet hôtel est toute à l'extérieur; il suffit de citer les lignes suivantes qui datent de deux siècles pour avoir à nouveau la description de la seule partie curieuse: « Presque au coin de la rue de Fourcy, on distinguera une grande maison bâtie en 1706, décorée par dehors de plusieurs balcons d'une très belle apparence, avec des sculptures et divers ornements exécutés avec bien de la propreté. Elle appartient à Hainault Cantorbre, fermier général². »

Les trois beaux balcons du premier étage sont en effet d'une grande élégance, tant par la délicatesse et le galbe des sculptures que par les gracieuses arabesques des ferronneries.

Pour diminuer la portée du grand balcon, une console centrale formée d'une tête de maure accompagnée d'attributs en est le morceau principal; deux demi- consoles, d'un dessin moins recherché, terminent l'œuvre utile aux extrémités de la portée.

Le testament olographe, en date du 1^{er} septembre 1753³, d'Antoine Augustin Gayet, « fils second de Lambert Gayet », est ainsi conçu:

« Je donne et lègue au sieur Jean Marie Gayet mon neveu, fils aîné de défunt Antoine Gayet, mon frère aîné et de

1. Une plaque de marbre rappelle cette occupation.

2. Germain Brice, *Description de la Ville de Paris*, t. II, p. 30.

3. Déposé chez Duval, notaire, le 12 août 1756.

D^{lle} Marguerite Mongirod, son épouse vivante, ma grande et petite maison rue Saint-Antoine, à Paris, et celle grande et petite rue de la Verrerie avec toutes leurs glaces, menuiseries, tableaux qui ornent les dites maisons... et ma terre de San-salle, etc... » Plus loin, Gayet institue son neveu son légataire universel. Le coût de l'acte est de 578 liv. 10 s. ¹.

Quand Gayet, testateur, mourut, le 11 août 1756, les immeubles qui nous intéressent étaient ainsi désignés : « Deux maisons se joignant rue Saint-Antoine, au coin de la rue de Fourcy, de valeur de cent trente mille livres, louées six mille cinq cents livres. » D'autres biens enrichissaient l'héritier qui payait 3.220 livres de frais de succession ².

Les trois héritiers d'Augustin Gayet vendirent ces maisons le 14 juin 1792; ils se nommaient : Antoine Augustin Gayet de Laneuville, demeurant hôtel de la Dauphine, rue Cocqhéron, paroisse Saint-Eustache; Alexandre Gayet d'Ailly, ancien officier de l'empereur, rue Saint-Antoine, paroisse Saint-Gervais, et Claudine Barbe Gayet, indivisément propriétaires de la maison sise à Paris, rue Saint-Antoine, paroisse Saint-Paul, et se désignant comme suit : Grande porte cochère sur la rue ayant deux boutiques au rez-de-chaussée avec entresol, élevée de plusieurs étages; grande cour, corps de logis, cuisines et souterrains, caves, remises et écurie, grenier à fourrages; loge de portier; jardin; petit corps de logis et autres appartements ou dépendances; ladite maison faisant l'encoignure de la rue François-Miron et la longeant, etc., etc.

Le prix de vente était de 60.000 livres, plus 30.000 pour la réunion de l'usufruit à la nue propriété, au total 90.000 livres.

L'acquéreur était Antoine Pezet de Corval ³; celui-ci vendit l'immeuble, le 12 octobre 1793, à Didier de la Borne ⁴.

Il passa à son fils, Edme, qui habitait rue Royale-Saint-Honoré, n° 13, et de lui aux aïeux ⁵ de M. le commandant Cohas qui nous a fourni ces derniers renseignements au cours d'une très aimable lettre.

Les numéros 76-78 étaient à cette époque ceux de l'immeuble et la rue portait encore le nom de Saint-Antoine qu'elle a quitté pour celui de François-Miron par décret du 2 octobre 1865.

Les historiens contemporains placent dans cet hôtel Charles Jean-François Hénault, magistrat, poète et historien ⁶, né à Paris le 8 février 1685, mort le 24 novembre 1770. Héritier d'une fortune considérable, il acheta une charge dans la magistrature et devint, en 1710, président de la première Chambre des enquêtes du Parlement de Paris. Il connut les plus grands succès mondains ⁷, eut la renommée d'un homme galant, plein de tact, gracieux et spirituel, sachant traiter ses hôtes ⁸ et ménager l'amour-propre de ses contradicteurs ⁹.

HOTEL DE MAYENNE

Rue Saint-Antoine, n° 21.

Pl. 21.

L'emplacement de l'hôtel de Mayenne fut pris dans un terrain vague où les compagnons maçons déchargeaient leurs gravois, leurs plâtras, c'était le « Champ de Plâtres » dont les

limites étaient imprécises comme son utilisation; nous l'avons vu s'étendant jusque derrière l'Arsenal.

Au xiv^e siècle, il faisait partie du faubourg Saint-Antoine, l'enceinte fortifiée limitant la ville à la hauteur de la rue de Sévigné actuelle; c'est à ce moment, alors que des bâtiments s'élevaient un peu partout déjà, que Louis I^{er} de Bourbon acheta la maison du Pont-Perrin ¹, nom de l'égout et de la rue, et l'hôtel Petimus; les deux s'appelèrent, en 1318, « hôtel de Bourbon ». Le dauphin Charles comprit cet hôtel dans des acquisitions dont l'ensemble constituait l'hôtel royal Saint-Paul ².

Rebâti par Charles VI, il reçut l'appellation d'« Hôtel-Neuf » et appartint successivement au duc de Guyenne ³, à Charles VII, à Louis XI, à Anne de Bretagne, au prince



Vue de l'Eglise des Filles St. Marie, Rue St. Antoine.

Dessin d'ISRAEL SILVESTRE situant au premier plan l'Hôtel de Mayenne.

Collection G. Hartmann.

d'Orange, à la duchesse d'Étampes, à la duchesse de Valentinois et aux évêques de Langres sous le nom d'Hôtel de Boissy.

Henri III régnant, l'hôtel aux multiples noms, l'un effaçant l'autre, fut occupé par Charles de Cossé, duc de Brissac.

Bien à tort ⁴, il est raconté que dans l'une des pièces du premier étage, appelée « chambre de la Ligue », l'assassinat de Henri III fut décidé le 1^{er} août 1559.

Vers 1613, une nouvelle construction élevée par Ducerceau ⁵ s'achevait, elle prit le nom d'« Hôtel de Mayenne »; son propriétaire était Henri de Lorraine, duc d'Aiguillon; les travaux avaient duré quatre années.

La gravure de Claude Chastillon montre cet édifice sous le nom d'« Hôtel du Maine ». La description en est faite par De Breuil : « Bâti de belles pierres de taille et de briques, le corps de logis de derrière est fort embelli de belles salles, chambres et antichambres, cabinets, d'un bel escalier; les écuries sont derrière et répondent à la rue qui va aux Célestins. »

La succession revint au comte d'Harcourt et de Brionne, âgé de vingt ans, qui « en sa jeunesse a fait une espèce de vie de filou ou du moins de goinfre ⁶ ».

La liste des propriétaires reprend à 1703.

C'est la comtesse de Lillebonne, nièce par alliance du comte d'Harcourt, avec ses deux filles « fort grandes et bien faites, mais à qui avait du nez, l'odeur de ligue leur sortait par les pores », au dire de Saint-Simon.

En 1707, le prince de Vaudémont, frère de la propriétaire, vint y loger; « esprit d'artifice, de fourberie et d'infidélité », c'était un personnage fameux en Espagne.

1. Archives de la Ville de Paris et du département de la Seine. Reg. des insinuations, n° 239, f° 179.

2. Archives de Paris et du département de la Seine. Reg. des déclarations, n° 294, f° 158.

3. Contrat passé devant Charpentier, notaire à Paris (Étude actuelle de M^e Péronne, 18, rue de la Pépinière).

4. Par-devant Thiou de la Chaume, notaire à Paris.

5. Vente des 19-20 avril 1842.

6. « Il paraît depuis quelques jours un livre grand in-12, sans nom d'auteur, intitulé *Histoire de France*... Cet ouvrage, qui est le fruit d'un travail immense, a été composé par M. le président Hénault. » *Mémoires de Luynes*, mai 1744, t. V, p. 445 (éd. 1861).

7. « Montargis a marié une fille au président Hénault, homme de rien... » qui porta un mois le cordon bleu. *Journal de Barbier*, t. I, p. 339 (éd. 1857).

8. Voltaire a écrit :

Hénault fameux par vos soupers
Et par votre chronologie.

9. *Correspondance inédite de M^{me} du Deffand*, t. II, p. 171 (éd. 1809).

1. Charles Duplomb, *Histoire générale des Ponts de Paris*, t. II, p. 35.

2. Sauval, *Histoires et recherches des antiquitez de la ville de Paris*.

3. Jules Prieur, *L'hôtel de Mayenne*. La Cité, Soc. hist. du IV^e arrondissement, t. III, p. 271.

4. Saint-Simon, *Mémoires*, t. XV, p. 1 (éd. Boislisle).

5. Jean Androuet du Cerceau, architecte du roi en 1617, construisit les hôtels de Bretonvillers, de Sully, de Bellegarde, etc. (H. de Geymuller, 1887).

6. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. IV, p. 35 (éd. Techener).

Boffrand répara l'hôtel en 1709, lui apportant les améliorations propres à le transformer en une confortable demeure; cet architecte « y a ménagé avec une très grande industrie, beaucoup de commoditez, qui ont rendu cet hôtel bien plus logeable qu'il n'était autrefois ».

Le prince de Vaudémont mourut en 1723, trois ans après Lillebonne. Sa fille, M^{lle} d'Épinoy, habita l'hôtel jusqu'à sa mort, en 1748; elle le laissa à la comtesse de Marsan, sa légataire universelle.

Vendu en 1759 à Marie François de Paul Le Fèvre, marquis d'Ormesson, l'hôtel prit le nom du nouveau propriétaire. Son portrait et ceux de sa famille encastrés dans les boiseries paraissaient devoir y demeurer longtemps encore. Le marquis de Bourg, propriétaire, vendit le tout à M. Cahen d'Anvers, il y a une dizaine d'années.

A la mort du marquis d'Ormesson, survenue en 1764, son fils prit possession de l'hôtel et, à son décès, sa veuve. La maison portait le n° 222, rue Saint-Antoine.

La propriété ne fut pas saisie comme bien d'émigré à l'époque de la grande Révolution, mais les armes sculptées au-dessus de la porte cochère furent brisées.

Le 13 avril 1808, Henri François de Paule mourut dans la demeure de ses pères; ce fut le dernier lustre aristocratique.

Favart, directeur d'institution, rue Popincourt, ayant acheté l'immeuble le 9 juillet 1812, aux héritiers de Henri François Le Fèvre d'Ormesson, s'y installa sans trop déboursier, le prix qu'il retira du plomb des toitures couvrant la majeure partie de la dépense, car l'hôtel fut modifié désavantageusement.

Le fils Favart, Pierre, dirigea l'institution en héritant de l'immeuble; il mourut cholérique au passage du fléau en 1832.

Charles, fils du défunt, lui succéda, puis ce fut Labrousse en 1850 et David en 1859. En 1868, l'institution était supprimée ou plutôt remplacée, mais en juillet 1870 seulement, par les Frères des Écoles chrétiennes qui quittaient l'hôtel du Barry, appelé École des Frères-Bourgeois. Cette école qui était bien installée fut supprimée en vertu de la loi sur les congrégations, mais acquise par une société civile qui a remplacé la communauté dans les mêmes lieux.

Quelques souvenirs s'évoquent aisément dans le quartier à propos de l'école des Frères.

Il y a dix-sept jours qu'elle est installée, voici la guerre déclarée à la Prusse; les Frères partent comme ambulanciers ou bien assurent le service d'ambulance dans leur salle des fêtes. L'un d'eux organise à lui seul, en septembre 1870, un fourneau-cantine qui fournit journellement jusqu'à 3.000 portions. Il continua son office de cuisinier sous la Commune.

Les anciens occupants reprenaient possession de leurs classes le 3 juin 1871.

La planche permet de se rendre compte de ce qu'était l'hôtel autrefois en supprimant la partie centrale, corps de logis de construction récente.

« L'ordonnance de cette façade avec ses ordres de pilastres toscans et ioniques, ses lucarnes, son toit élevé, ses hautes cheminées, n'est pas sans majesté ».

Il est à remarquer que cette façade où la brique devrait être apparente est badigeonnée uniformément tandis que la façade sur cour, toute de pierre, est peinte en imitation de briques.

L'entrée du grand escalier, dont il a été parlé ci-dessus, comporte un tympan sculpté représentant une Pallas assise au milieu de trophées; le même mur reçoit tour à tour les deux rampes, combinaison curieuse du début du XVIII^e siècle; la voûte de cet escalier est ornée de rosaces de pierre.

Dans les sous-sols, plusieurs salles à voûtes d'arêtes avec

pilier central datent de la construction de l'hôtel; ailleurs existe encore un plafond à solives du commencement du XVII^e siècle. Enfin, il se rencontre sur quelques corniches d'anciens salons, des arabesques ordonnées par Boffrand; au premier étage on voit quelques panneaux sculptés, des dessus de portes et des cadres de glaces.

HOTEL DE CHARNY

Rue Beautreillis, n° 22

Pl. 22.

L'hôtel de Charny n'est représenté dans la 10^e série que par sa porte cochère (pl. 22). Cette porte est suffisamment intéressante pour mériter la place qu'elle occupe parmi tant de beaux restes des architectures successives dans le quartier Saint-Paul. Il faut copier exactement une décoration telle que celle-ci, pourtant simple, pour obtenir le gracieux cachet qui caractérise les œuvres de construction à certaines époques; un motif de plus ou de moins et l'harmonie est rompue du fait. Quelques autres portes sont jointes à celle-ci, elles ont une ornementation différemment présentée, et cependant chacune comporte un tout dans lequel ce qui paraît lourd ailleurs se balance par un feston gracieux, un rinceau léger, une moulure bien poussée.

L'histoire de l'hôtel de Charny est simple et par suite peu connue; sa monographie tient en quelques lignes qui se peuvent résumer ainsi.

Le propriétaire qui donna son nom à l'hôtel fut remplacé par Louis Antoine Dumas, officier de la reine.

Plus tard, des défenseurs en justice ont préparé leurs plaidoiries dans les appartements un peu éloignés du Palais. Après Antoine Jean Cadolle, avocat au Parlement, et Marie Geneviève Louise Bellanger, son épouse, propriétaires par contrat signé le 8 janvier 1783¹, ce furent Claude Jean de Sainte-Croix, avocat au Parlement, et Marie Anne Jeanne Pinot Lombard qui habitèrent le logis. Devant Desjeux, notaire à Paris, ils signèrent le contrat d'achat aux précédents propriétaires le 29 mai 1789; ils entraient ainsi en jouissance « d'une grande maison appelée hôtel de Charny avec cour, jardin et autres appartenances et dépendances y compris les eaux qui étaient bien-fonds à la dite maison, pour le prix de 60.000 livres². » Les frais s'élevant à 684 livres 19 sols.

La propriétaire véritable était l'épouse de Sainte-Croix et ce fut à la famille Lombard que revint l'hôtel de Charny.

Après Lombard, entrepreneur du pavé de Paris, mort en 1792³, l'occupant était du Noyer, frère de Coffinhal, vice-président du tribunal révolutionnaire.

L'organisation des tribunaux en Italie et en Illyrie lui valut de l'empereur Napoléon I^{er} le titre de baron; il mourut en 1832, doyen des conseillers de la Cour de cassation.

Huit ans plus tard, on ne remarquait plus guère de choses curieuses dans l'hôtel, on citait le réservoir d'alimentation en eau placé sur la toiture et, tout autour du jardin, « un superbe treillage qui rappelait le Beautreillis du Moyen Age⁴. »

Sous la voûte, quatre déesses ornent encore les murs et font une suite aux battants de la porte dont le cadre a retenu l'attention du connaisseur.

1. Devant Desjeux, notaire à Paris.

2. Archives de la Seine. Lettre de ratification n° 4268.

3. Associé de Claude Jean de Sainte-Croix, ancien greffier.

4. Lefeuve, *Histoire de Paris, rue par rue, maison par maison* (éd. 1875), t. I, p. 249.

1. Germain Brice, *Description de la Ville de Paris* (1728), t. II, p. 67.
2. Jules Prieur, *La Cité*, Bulletin historique du IV^e arrondissement, t. III, p. 185, et Bulletin trimestriel n° 24 de l'Association amicale des Frères-Bourgeois.

HOTEL DE FIEUBET

Quai des Célestins, n° 2 et rue du Petit-Musc, n° 1

Pl. 23 et 24.

« En sortant de l'Arsenal, la première chose qui paraît est la maison de Gaspard de Fieubet, conseiller d'État, bâtie sur les desseins de Jules Hardouin Mansart ¹. L'extérieur n'a rien d'extraordinaire, mais les dedans en sont distribués avec assez de jugement et de régularité, et l'escalier est percé fort avantagusement ². », orné de bustes sur les trumeaux entre les croisées ³; il montait jusqu'au premier étage.

Le rez-de-chaussée se divisait en salle à manger et salons avec pièces secondaires; au premier étage étaient les chambres d'habitation et la chapelle (angle de la rue et du quai).

Les murs des salles d'apparat se cachaient sous des tapisseries et les peintures de deux plafonds représentaient l'Histoire de Moïse et l'Histoire de Tobie ⁴. Rousseau avait peint une perspective où sont les murs du second étage.

Si nous remontons aux prédécesseurs de Fieubet, qui a laissé son nom à l'immeuble, nous connaissons les origines de cet hôtel :

« Il repose sur les fondations d'un des logis qui composaient l'hôtel Saint-Pol. Sauval dit : « François I^{er} vendit deux mille écus d'or qui valaient alors quatre mille livres, le principal corps de logis sur le quai des Célestins, avec trente-quatre toises de places et bastions au coin de la rue du Petit-Musc. » Cette vente ne fut pas enregistrée par la Chambre des Comptes et cette portion du palais mise en vente au plus offrant, en 1519, fut adjugée à Jacques Genouillac, grand écuyer de France ⁵. »

A sa mort, en 1546, ledit corps de logis devint la propriété du fils, François, marié à Louise d'Estampes, dame de La Ferté-Navert; laquelle, devenue veuve sans enfant, laissa sa fortune à sa tante Marguerite d'Estampes, femme du seigneur de Saint-Nectaire ⁶. Leur fils, François, hérita de l'hôtel; il mourut le 13 juin 1587. Henri, son fils et son héritier, prit possession de l'hôtel en 1588 pour le vendre presque aussitôt. Il devint ambassadeur et ministre d'État, et ajoutons parce que l'histoire de l'Arsenal est comprise dans cette notice, il épousa en secondes noces Anne de Béthune, petite-fille de Sully.

L'acquéreur était Raymond Phélypeaux, seigneur d'Herbault et de La Vrillière. « A cette époque, l'hôtel avait façade sur le quai avec bâtiment en retour sur la rue du Petit-Musc; mais au coin de cette dernière rue, les religieux Célestins occupaient, depuis 1352, une maison qui était restée à l'extérieur de l'hôtel Saint-Pol; ils y avaient installé une buanderie et plus tard ils louèrent ce bâtiment pour y faire une hôtellerie. En 1602, R. Phélypeaux fit l'acquisition de cette maison pour la démolir et agrandir sa demeure qui devint l'hôtel d'Herbault ⁷. »

L'héritier de cet hôtel, Raymond Balthasar, fils de Phélypeaux, le céda à son frère, l'abbé, qui le vendit, le 23 juin 1676, à Gaspard de Fieubet, chancelier de la reine Marie-Thérèse.

1. J. H. Mansart (le neveu) est inhumé dans l'église Saint-Paul depuis mai 1708. « Ce qu'on doit dire de cet architecte, c'est qu'il s'étoit fait une manière qui plaisoit à ceux qui ne connoissent pas l'exacte observance des règles de l'art. Sa grande application étoit pour la distribution des appartemens qu'il entendoit assez bien, ainsi que la propreté de l'exécution, jointe à la vigilance, voulant que ses entreprises fussent très promptement terminées, sans se mettre de la bonne construction ni du reste. D'ailleurs, comme il étoit fort prévenu de sa capacité, il prétendoit que ses caprices fussent admirés et l'emportassent sur les règles ordinaires de la bonne architecture. »

2. G. Brice, *Description de la Ville de Paris* (1718), t. II, p. 115.

3. G. Brice, *Description de la Ville de Paris* (1725), t. II, p. 308.

4. Paul Lallemand, *L'Hôtel Fieubet* (1882), p. 29. Ces peintures sont attribuées pour les salons du premier étage à Le Sueur qui venait y travailler en quittant l'Hôtel Lambert (voir les *Vieux Hôtels de Paris*, 8^e Série) et à Vicotte, maître de Le Brun, qui peignit « Minerve conduisant Achille au Temple de la Gloire ». Le Louvre possède « Tobie donnant des instructions à son fils ».

5. M. Georges Hartmann *L'hôtel Senneterre-d'Herbault et de Fieubet* (manuscrit 1913).

6. Voir l'histoire des Saint-Nectaire (par corruption de prononciation : Senneterre ou Sennectère) dans les *Vieux Hôtels de Paris*, Le Faubourg Saint-Germain, t. III, 7^e série.

7. M. Georges Hartmann, *L'hôtel Senneterre-d'Herbault et de Fieubet* (manuscrit). Les maisons du Mouton et l'hôtel de Préaux, « vers le commencement du xvii^e siècle, furent vendues par les Célestins à Phélypeaux, seigneur d'Herbault, tré-

En feuilletant le *Journal des guerres civiles* ¹, M. Lucien Lambeau a trouvé, à la date du lundi 14 février 1650, le sieur Fieubet donnant « galamment le bal à Mademoiselle du Vouldy... il va prochainement, si cela n'est déjà fait, prendre possession du somptueux hôtel que François Mansard lui construit quai des Célestins, non loin de l'Arsenal... l'une des maisons que le duc de Beaufort signalera plus tard, le 21 juin 1652, comme repaires de Mazarin bons à piller, à une bande de faméliques réunis exprès par lui dans la place Royale ².

« Auteur de petits vers bien faits, qui avec lui couraient les ruelles, c'était un homme de plaisir, marié et puis veuf sans enfants, d'une politesse d'esprit fort agréable aux gens de lettres dont il aimait la société ³. »

Il eut la malchance d'épouser Marie Ardier, fille du président de la Chambre des Comptes; Maurepas a écrit sur elle ce couplet ⁴:

Dis-moi donc Fontraille,
As-tu jamais veu Marmouset
Ny visage qui vaille
La Fieubet?

M^{me} Fieubet mourut en 1688.

Aussitôt l'acquisition faite, Fieubet fit restaurer et agrandir l'hôtel d'Herbault.

Les travaux durèrent cinq années, jusqu'en 1681.

Les deux sphinx du portail datent de 1685 ⁵.

Du fait de ces améliorations foncières, il y eut deux hôtels Fieubet mitoyens, « l'un entièrement d'apparat et destiné aux réceptions (n° 2 actuel), l'autre servant surtout d'habitation familiale (n° 4) ⁶. »

Des chagrins domestiques causèrent son dégoût du monde; il se retira, en 1686, chez les Camaldules, religieux contemplatifs établis à Gros-Bois ⁷.

Après huit ans de retraite, Gaspard Fieubet s'éteignait sans enfants, en 1694, laissant l'hôtel principal, celui qu'il avait fait bâtir (pl. 23), à son frère Anne qui n'en prit possession qu'en 1701, et l'hôtel familial, à sa fille Élisabeth qui avait épousé Nicolas de Nicolai, premier président à la Cour des Comptes (n° 6 du quai des Célestins).

La séparation qui résulte de ce partage existe encore actuellement bien qu'elle ait, un moment, paru devoir disparaître quand les Oratoriens y ont tenu une maison.

Anne de Fieubet mourut en 1705. Son fils Paul, veuf, succomba le 1^{er} mars 1718, âgé de 54 ans; le fils de ce dernier, Louis Gaspard, vendit l'hôtel à Marie Élisabeth de Clèves, veuve de Pierre Nolasque de Couvay, le 7 juillet 1752. Trois ans après, le 19 février, le fermier général Dedelay de la Gardel l'achetait ⁸ et le revendait, le 22 juin 1769, à Alexandre Jean Boula de Mareuil, avocat général à la Cour des Aides, pour la somme de 180.000 livres ⁹. L'hôtel resta jusqu'en 1813 dans la famille de Mareuil. A la Restauration, il portait le nom de La Haye des Fossés, beau-père des Boula de Mareuil.

A cette époque, la propriété fut divisée en deux portions : une raffinerie dirigée par deux industriels, Girard Auriacombe et Antoine Debladis, et des logements.

Un pensionnat remplaça la raffinerie.

Le comte Adrien de Lavalette, ancien rédacteur en chef de l'Assemblée nationale, acheta la propriété n° 2, quai des Célestins, le 21 mars 1857. Il résolut de la parer et de la rendre curieuse afin de la céder avec profit; ses grandes dépenses l'auraient mené à la ruine si la vente aux enchères du

sorier de l'Epargne, qui entreprit sur leur emplacement un corps d'hôtel, lequel transformé et agrandi par la suite devint l'hôtel Fieubet où, de nos jours, a été ouvert l'établissement d'enseignement secondaire, connu sous le nom d'école Massillon ».

1. Dubuisson-Aubenay. Publié par Gustave Saige, t. I, p. 224.

2. Procès-verbal de la Commission du Vieux-Paris; séance du jeudi 18 décembre 1902, p. 281.

3. Lefeuve, *Histoire de Paris, rue par rue, maison par maison* (1875, t. III, p. 444).

4. *Chansonnier*, t. XXII.

5. Le Maire, *Paris ancien et nouveau*, t. III.

6. M. Georges Hartmann, *L'hôtel Senneterre-d'Herbault et de Fieubet* (manuscrit).

7. L'ordre des Camaldules, de la règle de Saint-Benoît, a été fondé par saint Romuald, à Camaldoli (Toscane), vers l'an 1009. Les moines portaient l'habit blanc. *Journal de Barbier*, décembre 1723, t. I, p. 329.

8. Contrat du 19 février 1755, par-devant Renart.

9. Devant Cordier, notaire.

14 décembre 1865, ne l'avait débarrassé du souci de continuer les travaux de sculpture (pl. 23 et 24) entrepris par Jules Gros, élève de Labrousse.

Un estaminet longtemps ouvert au coin de rue portait l'enseigne « Au vieux château ».

Pendant la Commune, un bataillon de fédérés fut délogé par la mitraille, deux obus pénétrèrent dans les combles.

Une gravure de Pérelle (1680) représente « la maison de M. Fieubet » sans les ornements dont elle est chargée aujourd'hui. Un auteur déjà cité, la considérant comme une renaissance architecturale, a dit : « La galerie de balustres qui couronne presque la maison et les statues qui la rehaussent si bien » se terminent par « un charmant belvédère que surmonte un campanile ». Germain Brice l'a connue autrement puisqu'il a écrit : « l'extérieur n'a rien d'extraordinaire ».

La Société des Beaux-Arts industriels qui se rendit acquéreur de l'immeuble ne modifia aucunement les dispositions antérieures.

La Société civile dite « École Massillon » en fit l'acquisition le 25 avril 1877 et la rentrée des classes avait lieu le 10 octobre suivant.

Sur la rue du Petit-Musc se lisent les inscriptions suivantes au-dessus des ouvertures :

1 ^{er} ÉTAGE	Balthasar Phélippeaux.....	1540-1676
	Gaspard de Fieubet.....	1676-1690
	Anne Paul de Fieubet.....	1709-1719
	Louis Gaspard de Fieubet.....	1719-1760
REZ- DE- CHAUSSÉE	Élisabeth de Clèves Courtray.....	1752-1755
	E. Roussel.....	1755-1769
	Boula de Mareuil.....	1769-1777
	Jean B. de Mareuil.....	1777-1813
	Boula de Mareuil de Colombier d'Orville.....	1813-1816

1. Devant Deschars, notaire.

L'ARSENAL

(Bibliothèque)

Rue de Sully, n^{os} 1 et 3.

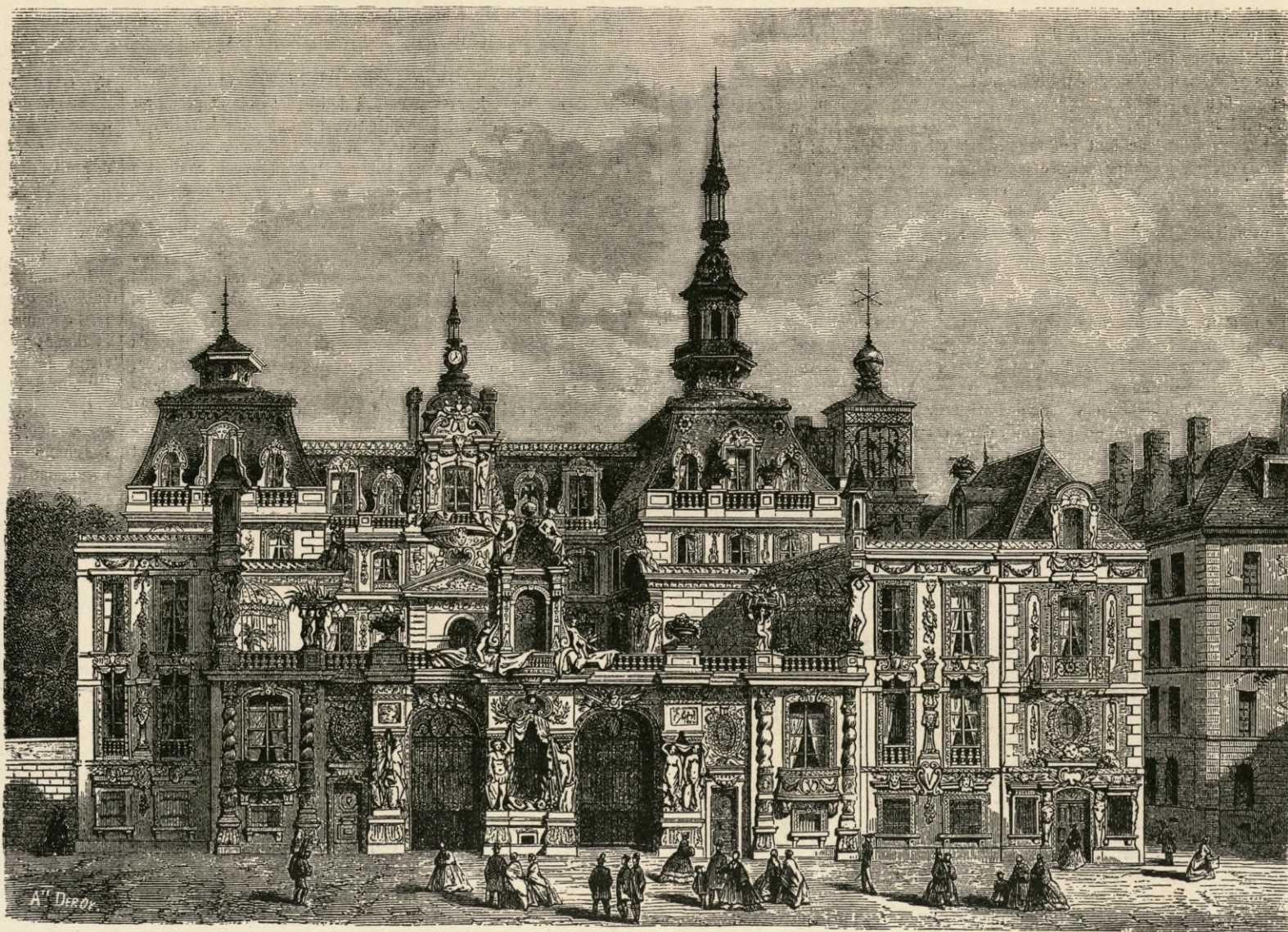
PL. 25 à 40.

La bibliothèque de l'Arsenal est aménagée dans un vieux bâtiment qui fit partie de l'hôtel du grand-maître de l'Artillerie royale ; à ce reste de l'ancien arsenal de Paris, furent ajoutés, voilà un demi-siècle, deux pavillons sans intérêt artistique ; l'un d'eux a reçu une entrée décorée en façade sur la ruelle du tour d'échelle, elle aura quelque importance lorsque le monument sera enfin isolé.

Étant un édifice public, l'Arsenal a son histoire connue, il ne sera donc rappelé que des faits principaux relatifs à l'établissement militaire et à l'hôtel transformé en bibliothèque publique.

Vis-à-vis de l'extrémité de l'île Louviers s'élevait, au xiv^e siècle, la tour de Billy appartenant au roi ; elle servait de dépôt de munitions et d'armes de guerre. En arrière, un vaste enclos appelé Champ-au-Plâtre, appartenait à la Ville de Paris ; deux grands magasins y avaient été édifiés sous le nom de « Granges de l'Artillerie ».

Situé ni trop loin, ni trop près de la capitale, ce dépôt était, au xvi^e siècle, fort commode pour l'usage auquel il servait ; François I^{er} eut l'idée d'y établir une fonderie de canons, il emprunta l'un des bâtiments à la Ville et peu à peu y installa un atelier de serrurerie et de charonnage, des réserves d'armes et des munitions, enfin tous les services d'artillerie nécessaires.



HOTEL LA VALETTE SUR LE QUAI DES CÉLESTINS.

Gravure extraite du *Monde illustré*. — Collection G. Hartmann.

La fonderie s'agrandit, engloba le second bâtiment pour loger les surveillants, malgré les véhémentes et respectueuses protestations du prévôt des marchands et des échevins, et les magasins, à dater de François I^{er}, firent partie du domaine royal.

La main mise sur l'établissement, l'autorité y fit bâtir sept moulins à poudre.

« La tour de Billy, frappée par la foudre, avait sauté en 1538 ; le 28 janvier 1563, un incendie détruisit de fond en comble tous les bâtiments servant à la fabrication des canons et à la garde des munitions¹. »

Charles IX fit réédifier sur un plan conforme à leur destination les édifices consumés, la dépense qui en résulta forma titre pour la possession et l'Arsenal ne fut plus revendiqué par la Ville.

L'Arsenal s'étendait sur un vaste quadrilatère formé approximativement par la rue du Petit-Musc, la rivière de Seine, le canal Saint-Martin et la rue Saint-Antoine.

Entre temps, le grand-maître de l'Artillerie s'y était installé (1572) et l'établissement prenait graduellement de grandes extensions ; sous Henri IV, les dépendances s'étendaient jusqu'aux murs de la Bastille, dans laquelle une porte de l'Arsenal permettait de pénétrer.

En 1599, Maximilien de Béthune, duc de Sully, ministre de Henri IV, venait habiter l'Arsenal ; dix ans plus tard, le roi faisait préparer un appartement pour son usage personnel (26 mars 1609)².

Le désir royal manifesté à la suite d'un repas sans étiquette ne reçut peut-être pas satisfaction immédiate ; le sage Sully, surintendant des finances, pesa le pour et le contre, et rien encore de définitif n'était préparé dix-huit mois après, quand le roi fut assassiné alors qu'il se rendait justement à l'Arsenal.

La nouvelle construction destinée au séjour du roi s'élevait en encorbellement sur le mur d'enceinte de Charles V, entourée de verdure et placée en bordure du Mail et de la rivière.

« Le marquis, depuis maréchal de La Meilleraye ayant, en 1634, succédé au prince d'Henrichemont dans la charge de grand-maître de l'Artillerie de France, ayant par conséquent tout le matériel de canonnerie sous sa direction, vint à son tour habiter l'Arsenal. Trois ans plus tard, il épousait Marie de Cossé ; c'est seulement après 1637 qu'il fit disposer des appartements dont l'ornementation conservée presque intacte encore aujourd'hui était fort remarquable³. »

Les planches 25 à 33 portent des titres se rapportant à l'époque du roi Henri ; ces appellations confirment l'usage, mais ne le justifient point.

Le maréchal était « un petit homme mal fait et jaloux¹ » qui épousait une femme de seize ans très laide, néanmoins le cardinal de Richelieu manifestait un empressement si vif vis-à-vis de la jeune mariée que La Meilleraye l'envoyait en Bretagne pour éviter tout froissement avec le premier ministre. La résistance dont avait au préalable plusieurs fois fait preuve cette dame recherchée de si haut, plut tant à son mari qu'il fit reproduire les traits de l'épouse fidèle sous les noms des héroïnes de l'Histoire et particulièrement, sinon uniquement, sous celui de Marie Stuart.

Ce procédé de galante reconnaissance a fait venir jusqu'à nous, sous un jour que nous pourrions ignorer, un des fragments de l'histoire intime de grands personnages.

L'arrivée à l'Arsenal d'un bâtard de Louis XIV, le duc du Maine, en qualité de grand-maître de l'Artillerie, succédant au maréchal d'Humières, nécessita quelques remaniements.

L'Arsenal avait perdu de son utilité depuis le xvi^e siècle (les hommes à pied ne portant plus que la demi-armure) et surtout après le règne de Louis XIII qui prisait doublement la valeur des armures à cause de la défense qu'elles offraient et du prix que certaines représentaient ; la création d'arsenaux sur les frontières lui enlevait également de l'importance. Le matériel hors de service y fut déposé et les fours servirent pour la fonte des statues ou de groupes de bronze.

Le bâtiment sur le Mail, le long de la Seine, fut affecté au duc et à la duchesse, les parties de moins bonne place fournirent des logements aux protégés du grand-maître.

En 1718, pour apaiser la colère de la duchesse du Maine dont le mari était frustré de la régence du royaume, le galant duc d'Orléans fit élever, d'après les plans de l'architecte Boffrand, une construction de deux étages avec greniers mansardés, en bordure du petit bras de Seine, dont elle était séparée par le Mail, avenue qui servait de but de promenade aux parisiens.

« La façade est une des plus belles et des plus étendues de la ville, du côté de la rivière. Le toit est à l'italienne, caché d'une balustrade de pierre sur laquelle on a figuré des canons, de même aux deux extrémités du corps avancé du milieu, avec beaucoup d'autres ornements qui ont du rapport à l'art militaire². »

Pour pénétrer dans son hôtel, le duc du Maine passait une première porte assez étroite, alignée sur l'église des Célestins où prend naissance la rue du Petit-Musc³, longeait dans toute

1. Tallemant des Réaux, *Les Historiettes*, t. II, p. 71.

2. Germain Brice, *Description de la ville de Paris*, t. II, p. 297.

3. Porte ornée de quatre canons au lieu de colonnes sous le règne de Henri III. Sur un marbre noir se lisaient ces vers :

*Ethna hæc Henrico Vulcania tela ministrat
Tela gigantæos debellatura furores
PHILIBERT DE GUICHES
GRAND-MAÎTRE DE L'ARTILLERIE DE FRANCE
MDLXXXIV*

1. Henry Martin, *La Bibliothèque de l'Arsenal*, Bull. de la Soc. hist. et arch. du IV^e arr^e de Paris, 1904-1905, p. 470.
2. *Mémoires de Maximilien de Béthune, duc de Sully*, t. III, p. 68-69 : « une salle, une chambre, une garde-robe et un cabinet. »
3. Henry Martin, *La Bibliothèque de l'Arsenal* (Bull. de la Soc. « La Cité », 1904-1905, p. 471).



Les Célestins

L'Arsenal

L'Île Louviers

Dessin d'ISRAEL SILVESTRE. — Collection G. Hartmann.

sa longueur la cour des Célestins entre l'église et le couvent à gauche, un corps de bâtiments à droite, remplacés aujourd'hui par le carré d'immeubles qui tient les trois voies : boulevard Morland, boulevard Henri IV et rue de Sully. Les logements de MM. Hocquart, trésorier général de l'Artillerie et de Vilpatour, des sieurs Silvain, Bardin, Guillaume et du portier occupaient ces bâtiments. Le duc arrivait sous le porche de l'Horloge dont la porte était, dit-on, une œuvre de Jean Goujon, traversait la cour du grand-maître où habitait le lieutenant comte et la comtesse d'Amblimont, MM. de La Vaux, de Saint-Auban, de La Rue et de Villepatoni, les sieurs Destouches, contrôleur général, Le Roy, Cèbenne, Desfriches père et fils, Cailly, Dufour, Pithon, Pierre et Rappe, et laissant en face la vigne des religieux, il tournait à droite pour monter dans ses appartements du premier étage¹.

Au rez-de-chaussée se trouvaient des casernements de suisses et d'invalides de garde et des écuries pour quinze chevaux.

Lorsque le comte d'Eu, fils du duc du Maine, eut renoncé, en 1755, à la charge de grand-maître, renoncement qui en amena la suppression, le comte d'Argenson, Antoine René Voyer, marquis de Paulmy, vint s'y installer en qualité de Gouverneur du bailliage de l'Arsenal².

Né en 1722, il fut membre de l'Académie à vingt-six ans, ministre de la guerre à trente-cinq, ambassadeur en Suisse, en Pologne et à Venise. Retiré des affaires, se consacrant aux études littéraires et historiques, classant des nombreux ouvrages dans les pièces préparées pour cet usage dans son hôtel³, il devint le propriétaire de la plus riche bibliothèque qu'un particulier ait jamais formée. Ce goût pour les études lui venait de son père, écrivain et philosophe de qui Voltaire avait dit : « Il est digne d'être secrétaire d'État dans la République de Platon. »

1. *Détail de tous les bâtiments de l'Arsenal de Paris* ordonné par Monseigneur le comte d'Argenson, ministre et secrétaire d'État de la Guerre, 1756. (Bibl. de la ville de Paris Ms. 10788, relié aux armes du duc et portant sa devise : Bellicæ-Virtutis-Proemius.

2. Brevet du roi de 1765 (sans date).

3. C'étaient : l'ancienne galerie, la galerie de la chapelle, au-dessous de l'Horloge, le salon des Célestins démolis en 1818 et le cabinet de Sully.

Les trésors accumulés par le savant marquis étaient, sur demande, à la disposition du public¹.

Le comte d'Artois acheta cette magnifique bibliothèque le 20 juin 1785².

D'Argenson mourut en 1787 après avoir tracé le plan de ce que devait être la « Bibliothèque universelle des romans » et publié, à lui seul, soixante-cinq volumes des « Mélanges tirés d'une grande bibliothèque ».

Un édit de 1788 décida la suppression de l'établissement de l'arsenal et la construction, sur son emplacement, d'un nouveau quartier de Paris; cet édit ne reçut pas immédiatement son exécution, l'ouverture du boulevard Bourdon, le long du canal, ne remonte qu'à 1806 et ce fut seulement en 1807 que l'on commença le grenier de réserve.

La Nation mit sous séquestre, le 1^{er} mai 1793, la bibliothèque comme bien d'émigré; ayant désigné un bibliothécaire, Ameilhon, elle ouvrit les salles au public le 28 avril 1797. Depuis, cette bibliothèque continue de rendre les plus grands services; elle renferme 543.000 volumes, dont 480.000 reliés, notamment la seconde Bible; sur 12.727 volumes ou cartons de manuscrits, il y en a 9.000 environ de fort curieux.

Les catalogues sont dus à de nombreux travailleurs dirigés depuis Ameilhon par Saugrain, Germain Poirier, Gudin, qui unifièrent les classements parmi les dépôts littéraires considérables, dons ou achats qui accroissent sans cesse le fonds de la seconde bibliothèque de France.

L'Arsenal d'aujourd'hui est, de toute l'agglomération qui l'accompagnait, le seul bâtiment qui soit resté; il aurait pu avoir meilleur aspect si de la verdure en avait rempli les abords, mais on lui a mesuré la surface des dégagements avec parcimonie : en avant une terrasse, en arrière un semblant de jardin serrés par une grille contre les façades.

1. Dacier, *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres* (éd. 1809), p. 377; — Éloge de M. le marquis de Paulmy en séance.

2. Il y ajouta ses achats personnels venant de Versailles ou du Temple dans la galerie neuve des Célestins et une galerie élevée à ses frais, ces galeries disparurent en 1832, enfin dans les appartements du duc du Maine et à gauche de l'escalier central; les estampes et les cartes géographiques furent classées dans le Cabinet de Sully.



Gravure de MERIAN (Bâle 1593-Francfort 1651), montrant la porte de l'Arsenal et l'île Louviers.
Collection G. Hartmann.

Sur la rue Sully, la façade de la Bibliothèque de l'Arsenal nous montre actuellement deux pavillons et, faisant saillie, une porte centrale surmontée d'une victoire¹, trente-cinq ouvertures alignées à chacun des deux étages dont trois portes supplémentaires donnant sur une terrasse qui borde la rue ; au-dessus d'une de ces portes étaient autrefois des armes : il ne reste qu'un curieux bas-relief.

Ce relief se trouve avant le n° 1 de la rue de Sully, il est composé de canons sur affûts adossés, accolés à l'emplacement des armoiries supprimées. A l'entour des mortiers, des grenades et engins de caronade au-devant de drapeaux en éventail ; au bas, une banderole porte ces trois mots de langue latine : Telo. Metuenda. Paterno.

Si nous nous en rapportons à l'ouvrage de généalogie d'Anselme², nous trouvons en tête du chapitre consacré aux grands maîtres de l'Artillerie une gravure ressemblant par maints détails à la sculpture de l'Arsenal ; assurément tout dessinateur chargé d'un travail analogue aurait répété des attributs identiques, mais il est à supposer que ce relief fut exécuté avec l'immeuble ou, tout au plus, apporté lors de la construction du bâtiment ; par le style, il est du xviii^e siècle ; or c'est en janvier 1601 qu'Henri IV érigea la grande maîtrise de l'Artillerie en office de la couronne. En admettant ceci on peut supposer que les armes de Sully, premier titulaire, y auraient figuré : *D'argent, à la fasce de gueules*.

Si nous lisons la vie de la duchesse du Maine, nous y trouvons l'institution, le 11 juin 1703, de l'ordre de la Mouche à miel, avec cette devise : Piccola si, ma fe pur gravi la ferite (Elle est petite, oui, mais elle fait de cruelles blessures). En arrivant à l'Arsenal, la duchesse, née de Bourbon-Condé, dont l'esprit frondeur varia peu durant sa vie, a pu ordonner la gravure des armes de bâtard du roi, chose facile sur celles de Rosny de Sully et y ajouter la devise qui peut se traduire ainsi : Elle était redoutable quand elle était armée du javelot de son père, ou bien : à craindre à cause du trait paternel.

Le public pénètre dans la bibliothèque par la porte du n° 3 de la rue de Sully.

Un large vestibule donne accès au grand escalier ; en le gravissant, on voit à droite et à gauche les bustes de Paulmy et de Bailly et on lit en face l'inscription suivante :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

et au-dessous en lettres d'or sur le marbre noir :

FONDÉE PAR
ANTOINE RENÉ D'ARGENSON
MARQUIS DE PAULMY
OUVERTE AU PUBLIC
LE 9 FLORÉAL AN V.

Dès le palier du premier étage où se trouvent les bustes de Henri IV et de Sully, nous devons visiter le cabinet de Sully (pl. 25 à 28).

En 1864, Th. Labrousse, architecte de l'Arsenal, dut déplacer les boiseries des deux pièces fameuses, le Cabinet dit de Sully et la petite chambre attenante ; du boulevard Morland, sur lequel elles avaient vue, il les fit transporter dans des locaux de plus grandes dimensions, ceux où est arrivé le lecteur, dans le pavillon sud-ouest, au-dessus de l'entrée publique. Au lieu de réduire les pièces nouvelles, il jugea opportun d'augmenter la surface décorée ; il fallut recourir pour cela au talent d'Albert Grand qui « arrangea » les parties nues du plafond et des murs.

Telles quelles, ces pièces n'ont donc d'intérêt que par ce

qu'elles contiennent. Elles sont uniques en leur genre et pourtant elles semblent vouées à l'obscurité perpétuelle³.

L'étude générale révèle une ornementation luxueuse qui constitue un modèle d'art décoratif du commencement du xvii^e siècle (1637 à 1664).

Les peintures célèbrent les hauts faits du maréchal qui les ordonna, c'était Ch. de La Porte, marquis puis duc de La Meilleraye.

Au plafond est un grand panneau central rempli par une composition allégorique attribuée à Simon Vouet⁴, car elle n'est pas signée de son monogramme S.V.p. ; elle glorifie la maison du maréchal unie en sa personne à celle des Cossé-Brissac ; le peintre a imaginé un sujet mythologique d'une richesse somptueuse et de quelque vanité ; on y voit Apollon et les neuf Sœurs et des emblèmes héraldiques (pl. 25).

La Renommée du Vieux-Monde et la Renommée du Nouveau font pendants à deux figures parallèles assises sur des drapeaux : la France glorieuse de ses triomphes militaires, la Victoire entourée des écussons des peuples vaincus par le maréchal ; les noms des villes conquises : Gravelines, Aire, Bapaume, Arras, Perpignan, La Bassée, Collioure, Hesdin s'y lisent en hommage à leur conquérant.

Vouet étant mort, ses élèves auraient, dit-on, sous la direction de Pierre Mignard, fini la décoration des pièces et parmi ces élèves était Le Sueur ; cependant le gendre de Vouet, Dorigny, qui grava toutes ses œuvres, n'a point buriné celles de l'Arsenal.

Huit caissons sont ornés de sujets et accompagnés selon les axes ou les diagonales de huit motifs ronds ; les poutres sont décorées de petites fleurs et les parties du fond sont remplies de larges rosaces sculptées et dorées.

Un panneau représente « L'entrée de Henri IV à Paris », tableau qui a quelque notoriété et que la gravure a popularisé ; le zèle des soldats fait tache auprès de l'air de bonté du roi, plusieurs gentilshommes, en effet, jettent dans le fleuve des ligueurs récalcitrants (pl. 28).

Ailleurs ce sont : la Prise d'Hesdin (pl. 27) et le Siège de La Rochelle qui constituent l'embellissement des murs.

Au-dessus de la glace, dans un cadre surmonté de roses, Vénus apporte à Énée les armes divines forgées par Vulcain.

Les monogrammes des Meilleraye et Cossé-Brissac entrelacés ornent différentes parties.

Sur la planche 26 se montrent complètement les armes du grand maître qui sont : De gueules, au croissant montant d'argent chargé de cinq hermines⁵.

Le « Cabinet de Sully » possède un buste du roi Henri IV par Flatters⁶ ; ce buste a été placé sous la Restauration. Lui faisant face est le buste de Sully, par Antoine Allier⁷.

Le « Cabinet de Sully » fit certainement partie de l'appartement de M^{me} de La Meilleraye, c'était probablement une chambre à coucher puisqu'elle comporte une alcôve.

Le plafond de cette alcôve est revêtu d'un motif central représentant le Sommeil, il est accolé de deux caissons ; les poutres sont ornées de grandes fleurs.

Il est regrettable qu'un procès-verbal du déplacement n'ait pas été établi pour fixer l'ancien état des lieux.

L'oratoire de M^{me} de La Meilleraye est décoré tout différemment (pl. 29 à 33). Cette pièce était destinée à devenir le Cabinet royal ; elle ne fut peut-être jamais un lieu de prière, comme on l'a dit parfois, mais une pinacothèque disposée

1. Le Conseil municipal de Paris a émis un avis favorable sur la proposition de MM. Delaby et Martin relative au dégagement de la Bibliothèque de l'Arsenal. (Séance du 16 décembre 1905, n° 1051.)

2. Simon Vouet, peintre, né à Paris (1590-1649), professeur de Louis XIII (1627), eut le sentiment décoratif, la couleur agréable et une prodigieuse facilité ; il dut travailler à d'autres tableaux pour la famille, si l'on s'en rapporte à la *Descente de croix*, adjugée à la vente de Cossé en 1778.

3. Anselme, père augustin déchaussé. *Histoire des grands-maîtres de l'Artillerie*, t. VIII, p. 187.

4. 1786-1845, élève de Houdon.

5. 1793-1834.

1. *L'Illustration*, 19 mars 1859, p. 187-188. Dantan, sculpteur, utilisa pour son œuvre une ancienne décoration.

2. *Histoire généalogique*, t. VIII, p. 125.

pour honorer le fait cité plus haut relatif à la fidélité de la maréchale. C'est la galerie des « femmes fortes », comprenant : Esther, Porcia, Jahel, Sémiramis, Judith (la Juive), Antiope, Marie Stuart (M^{lle} de Cossé), Débora, Lucrèce, Pauline femme de Sénèque, Bérénice, Judith (la Française) et Jeanne (la Pucelle).

Le cadre placé sur la cheminée est remarquable par son feuillage (planche 31). Nous ne savons si c'est à son propos que l'inscription « Paris, ce 11 juin 1769 » a été mentionnée à gauche de la bordure.

Le chiffre du ménage modèle se retrouve dans cet oratoire.

Sortant du pavillon, il faut traverser des pièces remplies de volumes pour gagner les appartements du duc et de la duchesse du Maine en enfilade sur le boulevard Morland.

Ces appartements font l'objet des planches 34 à 40 ; ils ont été décorés de 1725 à 1728 ¹.

« Les dedans sont très magnifiques et richement meublés. Il y a un cabinet de médailles très accompli. Les curieux doivent examiner le grand salon peint par Mignard à son retour d'Italie. La France triomphante en est le sujet ². »

Les richesses d'ameublement ne sont plus là pour nous instruire et nous charmer, mais il reste les richesses de décoration qui ont été remises en lumière sous la conservation de Hérédia, successeur de Henri de Bornier.

La planche 34 représente le salon de la duchesse du Maine, c'est la plus belle des pièces, elle servait de salle de lecture des manuscrits.

La duchesse du Maine l'appelait son salon de musique ; les sculptures des boiseries dessinées par Boffrand sont des merveilles de composition et d'exécution. Soit que le regard s'étende sur l'ensemble présenté par la planche 34, soit qu'il se fixe aux détails tirés à grande échelle et reproduits à la planche suivante et pl. 38, 39 et 40, il se trouve partout satisfait.

Dans ce salon se trouvent encore une cheminée et une horloge remarquables.

La cheminée (pl. 35) est du pur style de bonne tenue qui se composait vers 1725 ; la fonte n'est pas arrivée au même degré de souplesse que le marbre bien que la plaque de l'âtre et les chenets dénotent un soin tout particulier dans le moulage des métaux.

La pendule et sa gaine de toute beauté proviennent de l'abbaye Saint-Victor.

En février 1765, Marguerite Catherine Boucher, veuve de François Louis Martinot-Duplessis, offrit à la bibliothèque de l'abbaye une horloge d'un grand prix et très élégamment travaillée ³ ; le mari était un parent du célèbre horloger Henri Martinot qui mourut en 1725. Cette pendule était placée, au moment de la Révolution, dans les appartements du père Lagrenée, prieur de la maison ⁴. On lit au-dessous du cadran :

*Ex Dono
Dominæ Boucher
Viduæ Duplessis
Anno 1765*

Par la planche double 37, le lecteur se rendra compte du fini du travail de Julien Le Roy.

Au sommet du cartel, l'Amour décoche ses traits sur le Monde représenté par les quatre statues qui soutiennent l'amortissement.

L'anatomie du relief qui comprend Atlas et le Temps soutenant la Terre démontre la science des muscles que possédaient les graveurs en médaille de l'époque.

Le salon est encore orné au fond d'un cadre en bois très fouillé, d'un portrait d'apparat de Louis XV, de forme ovale,

où le roi vieilli, son cordon bleu sur l'épaule et la toison d'or au cou, regarde d'un œil las ; mais il a perdu ses beaux meubles de Charles Cressent, sauf quelques fauteuils signés, un lustre de cristal et une console agrémentée d'une colombe et d'un méchant petit monstre.

Les panneaux des dessus de porte sont des camaïeux reproduisant les bas-reliefs de la fontaine de Grenelle par Bouchardon ; ils ne peuvent donc être antérieurs à 1739 ; deux colombes se becquettent ardemment au milieu du relief supérieur.

Dans divers cabinets qui avoisinent le Salon de musique, les décorations moins somptueuses sont cependant pleines de grâce, souples et de belle composition.

Un pupitre à supports mobiles datant du XVIII^e siècle et provenant de la bibliothèque des Célestins est agrémenté, dans ses vastes proportions, de rosaces et de feuilles d'acanthé sculptées à même le bois.

Puisque nous en sommes aux petits appartements, signalons aussi le cabinet où travaillait Charles Nodier à l'extrémité de la bibliothèque et de ses appartements ; là se réunissaient Dumas père, Alfred de Musset, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Eugène Devéria, Louis Boulanger, les frères Alfred et Tony Johannot, Eugène Delacroix, Lamartine, etc. ⁵, comme l'ont fait avant et depuis des littérateurs, des savants et des artistes.

Dans une niche de l'ancienne salle à manger de Nodier embellie de fines sculptures Louis XVI, voici le buste, par Chartrousse, de Henri Grégoire, ancien évêque constitutionnel de Blois, ancien conservateur de l'Arsenal ; pour rendre hommage à son talent de défenseur des noirs et à son bon cœur, un carcan de fer employé par un marchand d'esclaves est placé auprès de son effigie ; la coupe d'un navire dit négrier repose sur un meuble à quelques pas de là.

« Il n'est point de pièce qu'un objet d'art ou un souvenir historique ne recommande à la vigilance de l'érudit ou à l'admiration du visiteur ⁶ ! »

HOTEL DE LA VIEUVILLE

Rue Saint-Paul n° 4, et Quai des Célestins.

PL. 41.

« L'hôtel de La Vieuville, cy-devant l'hôtel de Randan, fut acquis en 1594 (1596) par Vincent Bouhier, trésorier de l'Épargne ¹, dont la fille épousa, en 1610, Charles, premier duc de La Vieuville. En 1668, l'hôtel passait entre les mains de l'évêque de Rennes, puis de celui-ci à son neveu, Charles, 2^e du nom, duc de La Vieuville, qui le posséda de 1675 à 1689 ; à sa suite, René François, fils du précédent propriétaire, le conservait jusqu'à sa mort en 1719, l'ayant cependant cédé à loyer au comte de La Vienne.

Le marquis Louis qui vint ensuite, mourut le 18 juillet 1732, laissant à son frère puîné, René J.-B., l'entière propriété.

Telle est la succession des La Vieuville dans la maison du seigneur d'Aumont (hôtel Saint-Paul) habitée précédemment par Jehan Lyonne, receveur de l'écurie du roi ².

Par contrat du 18 mai 1741 ³, R. de La Vieuville et son épouse Anne Charlotte de Creil vendaient leur bien de la « rue des Barrés » à Jean Chiquet. Ce bien comprenait effectivement le grand hôtel de La Vieuville, rue Saint-Paul, le petit hôtel quai des Célestins et la maison d'angle des rues Saint-Paul et des Lions, avec leurs cours, basses-cours, jardin

1. G. Dupont-Ferrier, *A l'Arsenal. Journal des Débats*, vendredi 25 avril 1913.

2. *Les Curiositez de Paris*, p. 143.

3. « ... quae nostrae bibliothecae reliquit horologium magni pretii et elegantur elaboratum, 1765 ». A. Franklin, *Les anciennes bibliothèques de Paris*, t. I, p. 163.

4. Procès-verbal d'apposition des scellés du 18 septembre 1791.

1. Mme Ménessier-Nodier, *Charles Nodier, Études et souvenirs*, 1867.

2. Édouard André, *L'art et les artistes*, n° 7, octobre 1905 (supplément).

3. Bibl. nat. ms. 7801, p. 204 à 210 (papiers du cabinet de Robert de Cotte).

4. Acte de reconnaissance du 2 avril 1540 (F. Bournon, *L'hôtel royal de Saint-Pol*, p. 75).

5. Lucien Lambeau, *L'Hôtel de La Vieuville*, Commission du Vieux-Paris, 1907, p. 71.

et dépendances pour la somme de 160.000 livres, clés en main, le 1^{er} juillet 1741.

« Le 7 mai 1777, les immeubles furent vendus par sentence d'adjudication en l'audience des criées du Châtelet de Paris sur licitation ¹. »

Ce furent les locataires de l'hôtel, de Chanteclair, de Vouges et Macault, qui payèrent aux héritiers de Jean Chiquet 282.776 livres pour l'achat des grand et petit hôtels de La Vieuville dans le but d'y installer les messageries de Paris à Lyon.

Sur licitation poursuivie entre les héritiers de Vouges, l'hôtel et ses dépendances furent mis en vente et adjugés le 8 frimaire an II (28 novembre 1793), moyennant 297.150 livres, à Jean Cardon et son épouse.

Par contrat des 6 et 8 avril 1822, ceux-ci revendirent l'ensemble de la propriété à Jacques Happey, fondateur de l'établissement des Eaux clarifiées, pour y installer ses appareils.

Cet établissement avait son entrée au n° 24 (ancien), quai des Célestins; il était réputé au point que les chefs des Alliés allèrent le visiter en détail en 1814 et en 1815.

A l'intelligente invention du filtrage au charbon qui permettait de livrer de l'eau pure aux abonnés, Happey ajoutait des soins philanthropiques à l'égard de ses employés dont il désirait le bien-être ².

Par la fille de M. Happey, la grande propriété qui s'étend sur le quai, la rue Saint-Paul et la rue des Lions est passée à M. le comte d'Aucourt ³.

L'immeuble qui fait l'angle de la rue des Lions et de la rue Saint-Paul (pl. 41) est une aile de l'hôtel ajoutée dans les années 1645 ou environ.

Le portail de l'hôtel est du XVIII^e siècle; son fronton est couronné de vases qu'une peinture imitant la fonte conserve encore dans leur forme.

Les bâtiments du grand hôtel, qui datent de la fin du XV^e siècle, ont leur façade en brique et pierre sur la rue Saint-Paul, n° 4 (côtés Est et Sud); celle que reproduit la planche 41 se trouve à main droite en entrant dans la cour, elle est gâtée par de volumineuses cheminées dont les corps sont collés dans un trumeau qui gagnerait beaucoup à être dégagé.

Une voûte s'ouvre par une porte en arc surbaissé, au-dessus d'une autre porte aveuglée qui était autrefois précédée de plusieurs marches; cette dernière porte est au rez-de-chaussée de la cage d'escalier. L'encadrement des fenêtres est composé de moulures finement poussées; un larmier suit parallèlement la toiture et encadre l'une des fenêtres de la tour carrée qui mesure quinze mètres de hauteur sur cinq de largeur.

Le petit logement de droite est lui-même très pittoresque avec son toit mousseux couvert de tuiles peut-être aussi vieilles que l'hôtel auquel il est accolé par nécessité.

Le premier étage communique, en passant près de l'escalier, avec les bâtiments sur le quai par une longue galerie dont l'unique fenêtre est gardée d'un balcon en fer forgé; à droite, était une chapelle suivie d'une terrasse.

Si au lieu de se rendre dans la galerie, le visiteur du véritable musée installé par M. Couderc, antiquaire, prend à gauche, il traverse trois pièces dont la seconde est décorée d'un admirable plafond de la même époque que la construction de l'aile sur la rue des Lions (XVII^e siècle). Le motif central est de facture récente, il est rond dans un cadre carré dont les coins sont remplis par le monogramme couronné du duc de La Vieuville d'O⁴. La bordure est formée de guirlandes de fleurs soutenues par des amours et des aigles aux angles.

Ces trois pièces aboutissent au petit hôtel de La Vieuville, quai des Célestins, n° 14. Il a trois étages à trois fenêtres au-

dessus d'une porte cochère. Sa façade se remarque par le balcon de fer forgé du premier étage, qui est au chiffre de La Vieuville.

HOTEL AUBRAY

DIT

HOTEL DE LA BRINVILLIERS

Rue Charles V, n° 12

Pl. 42.

Peu de récits intéressants appartiennent à la vie de cet hôtel bien calme dans une rue tranquille : « La cour est un jardin, vert de lierre, montrant des guirlandes de vigne vierge dépouillées par l'hiver, mais dont le feston de lianes brunes donne grand air à ce carré sur lequel ouvrent des portes-fenêtres percées dans de nobles murs. L'atmosphère du grand siècle est demeurée emprisonnée là; l'escalier à rampe majestueuse, ses degrés de pierre qu'on aperçoit au delà du vestibule, l'absence d'ornements ajoutés concourent à produire cette impression ¹. »

Une demeure si retirée ne peut être habitée que par une communauté religieuse; ce sont les Dames de Bon-Secours de Troyes qui l'occupent ².

Avec l'escalier, il y a lieu de citer la porte cochère de la planche 42; la description en serait oiseuse car on remarquera dès la première vue les doubles consoles et la mouluration.

L'imposte en menuiserie est dessinée de façon originale.

Le nom de la fameuse empoisonneuse a été donné à tort à cet immeuble; cela fait plus d'effet vis-à-vis du public et peut-être trop au point de vue des occupants. C'est l'Hôtel d'Antoine Aubray, lieutenant civil et frère aîné de la marquise de Brinvilliers, qui fut pendue et brûlée vive sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le 16 juillet 1676. « L'hôtel de la marquise de Brinvilliers !... La chambre existe toujours, nous a dit M. Georges Cain, la chambre où elle recélait les philtres que lui fabriquait Sainte-Croix ³. »

La conduite scandaleuse de la marquise Marie Marguerite de Brinvilliers avait déterminé son père, après les supplications puis les reproches, à demander, au commencement de 1665, une lettre de cachet contre l'amant effronté de sa fille. En sortant de la Bastille, Godin de Sainte-Croix, officier de cavalerie au régiment de Tracy, apporta une plus grande réserve et le vieillard croyant sa fille guérie de son indigne passion l'emmena dans sa terre d'Offémont, près d'Attigny, pendant l'automne de 1666.

Là, le vieillard miné par un mal inconnu fut pris de douleurs atroces accompagnées de vomissements.

Ramené mourant à Paris, dans son hôtel de la rue des Jardins-Saint-Paul (Charles V), il ne tarda pas à expirer d'une maladie que son médecin appela « la goutte remontée ».

PORTES D'HOTELS

Rue des Lions, n° 12, et rue Charles V, n° 15

Pl. 43.

Voici deux styles bien caractérisés; dans l'un, ce ne sont que des contours, arcs et volutes; dans l'autre, lignes droites, chapiteaux et refends.

Les deux portes suivent les mêmes caractères que la maçonnerie. A remarquer le cintre de chacun des deux vantaux de la porte de droite et les petits motifs qui chargent un peu ici et là l'encadrement de la porte de gauche.

1. Lucien Lambeau, *L'Hôtel de La Vieuville* (Commission du Vieux-Paris, 1907, p. 72.)

2. A. Callet, *La Cité* (Soc. hist. du IV^e arr.), 1904, p. 144.

3. Auteur d'un livre très utile sur Paris, *Les Anciens Hôtels de Paris*, H. Champion, éditeur.

4. Les armoiries sont: Etartelé au 1 et 4 fascé d'or et d'azur les deux premières fascées chargées de trois annelets de gueules; au 2 et 3, d'hermines au chef dentelé de gueules qui est d'O, et surtout d'argent à 7 feuilles de houx d'azur posées 3, 3, 1 (La Chesnaye des Bois, *Dictionnaire de la noblesse*, t. XIX, p. 723).

1. Sparklet, *Bulletin de la Cité, Société historique du IV^e arrondissement de Paris*, t. IV, p. 458.

2. *Dictionnaire des rues de Paris*, Pessard.

3. *Bulletin de la Société historique et archéologique du IV^e arrondissement*, t. IV, p. 458.

FONTAINE DU REGARD DES LIONS

Rue des Lions, n° 3

Pl. 44¹.

Le joli petit monument reproduit dans la partie supérieure de la planche 44 est à peine dégradé ; le chevron qui a été enlevé sur le blason, quelques écornures, la vétusté de la margelle causent des regrets, mais il reste de si charmantes volutes, de si gracieuses consoles au faite de ce puits ancien que l'on ne peut qu'oublier la dîme des œuvres humaines payées au Temps et qui sont des parties de leurs propres substances.

COURONNEMENT DE PORTE

Rue de Jouy, n° 12

Pl. 44².

La même planche se termine heureusement par la reproduction d'une décoration de style semblable au puits de la rue des Lions.

Une tête d'Hercule, coiffée de la peau du lion de Némée et barrée de la massue sur un fond de branches de chêne, a suffi pour que le sculpteur composât un sujet curieux et sensé. Les deux motifs sont d'un dessin nouveau qui s'adapte convenablement aux refends.

COURONNEMENT DE PORTE

Rue Charlemagne, n° 25

Pl. 45¹.

Le sévère décor de la planche 45¹ surmonte une porte assez simple qui, même aujourd'hui dans la rue étroite où elle donne accès, n'aurait rien de remarquable sans son couronnement : un masque de lion et une guirlande.

Le plan de Turgot situe favorablement cette maison avec ses trois façades (rue Charlemagne, n° 25 ; rue des Nonnains-d'Hyères, n° 28 ; rue du Figuier, n° 19) ; sa construction remonte à 1755¹.

L'édifice présentait alors « deux boutiques, un escalier entre les deux boutiques ayant son entrée sur la rue des Prestres-Saint-Paul : ledit bastiment élevé d'un rez-de-chaussée,

1. Séance du chapitre des Quinze-Vingts tenue le vendredi 22 novembre 1754. — Plans, expertises, etc.



L'HOTEL DU PRÉVÔT. Passage Charlemagne.

Rebâti au XVI^e siècle pour l'amiral de Graville. — Collection G. Hartmann.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

de trois étages carrés au-dessus, surmonté d'une mansarde avec pointe de grenier au-dessus¹ ».

Propriété des Quinze-Vingts depuis le début du XV^e siècle², cette maison n'a logé aucun personnage illustre, nul événement historique n'y est signalé, du moins d'après les documents que renferment les archives de cet établissement.

A partir de 1620, les boutiques ont été occupées par le commerce des vins, liqueurs, etc.

FAÇADE D'IMMEUBLE

Quai des Célestins, n° 42

Pl. 45².

Quatre étages décorés distinguent cette maison de celles qui l'accompagnent dans un alignement approximatif.

Ce coin du quai est topique.

Une plaque gravée au cours de l'un des derniers siècles est encore encadrée à l'angle de la rue des Nonnains-d'Hyères ; elle porte « Quai des Ormes, n° 12 », et sur le rivage de la Seine, au pied du parapet, une potence de lanterne à huile est encore fichée non loin de l'inscription « Port des Célestins ».

La maison a des témoins de sa construction dans les alentours ; elle reste entre eux permettant de goûter l'évocation des paysages disparus dans un endroit moitié intact, moitié transformé. Au rez-de-chaussée modernisé, par une boutique, c'est l'ancien état de choses sans rien de remarquable ; sur les trumeaux de l'entresol s'appuient six consoles à guirlandes qui soutiennent le balcon ; le dessus de la fenêtre centrale est enjolivé de fleurs en guirlandes et de feuilles en pendants ; au troisième étage six petites consoles et au quatrième des guirlandes soutenant les appuis de fenêtres.

FAÇADE D'IMMEUBLE

Rue des Nonnains-d'Hyères, n° 22

Pl. 45³.

La maison n° 22 de la rue des Nonnains-d'Hyères (pl. 45³) est très vieille également, mais moins avantageusement placée, aussi ses quatre fenêtres par étages ne sont-elles pas regardées aussi fréquemment.

Entre le premier et le deuxième étage l'appui de fenêtre est orné d'une guirlande finement ciselée mais plus commune que les mascarons de face des supports.

J. VACQUIER.

1. P.-M. Emard, *La maison du Chateau Frileux*, Bulletin de La Cité (Soc. hist. du IV^e arrondissement, 12^e année, n° 48, p. 381).

2. Bail à rente de la maison des Trois mors et des Trois vifs à Lorens de Rolempont, par les Quinze-Vingts (28 février 1417).



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel des Archevêques de Sens, rue du Figuier, N° 1. Vue générale.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Chalons, 1625, de Luxembourg. 1659, rue Geoffroy-l'Asnier, N° 26. Portail d'entrée.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Editeur. Paris

*Hôtel de Chalons. 1625, de Luxembourg. 1659, rue Geoffroy-l'Asnier, N° 26.
Façade de l'hôtel sur la Cour d'honneur.*

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



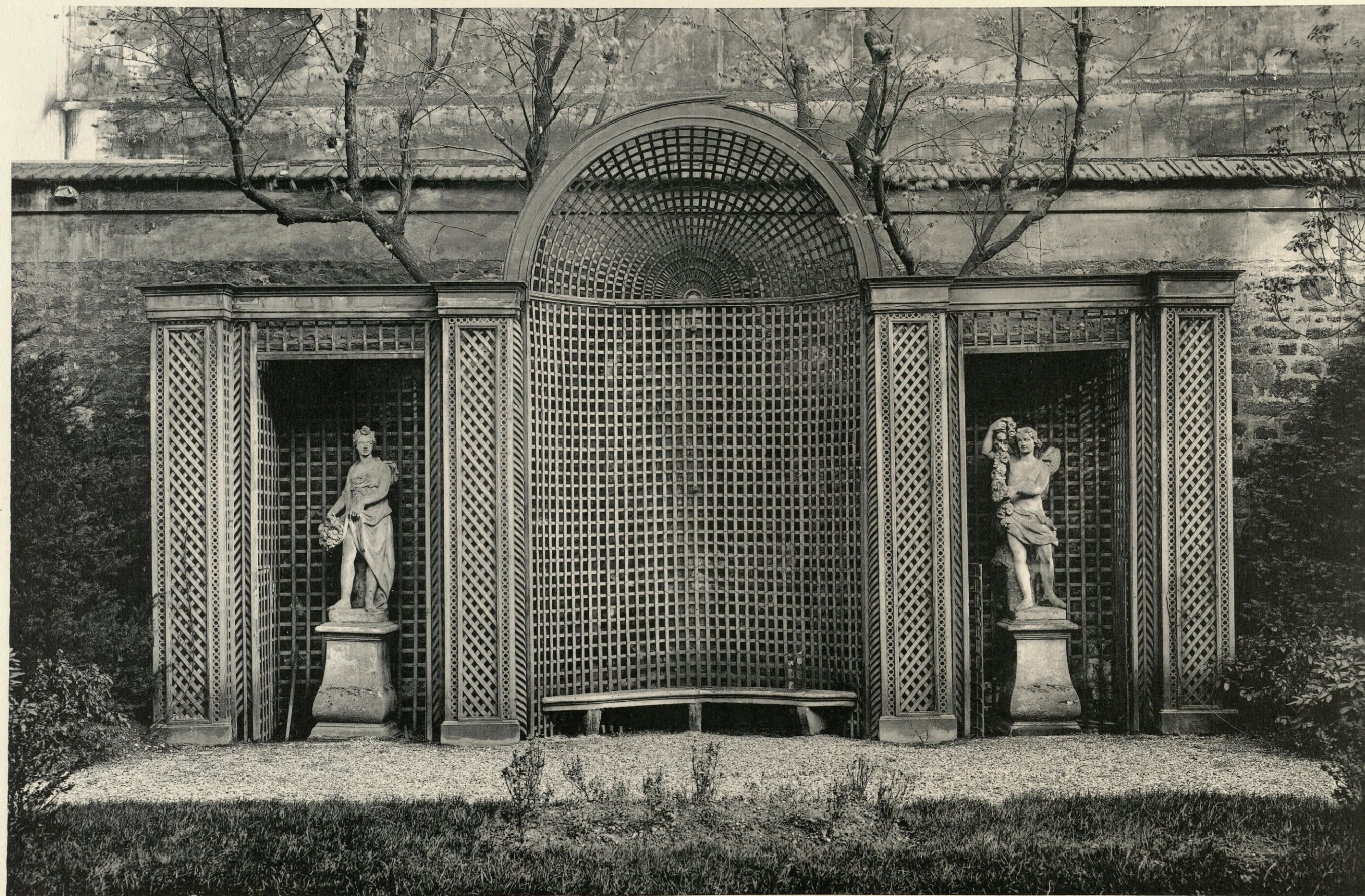
Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

*Hôtel de Chalons, 1625, de Luxembourg, 1659, rue Geoffroy-l'Asnier, N° 26.
Façade de l'hôtel sur le jardin.*

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Chalons, 1625, de Luxembourg, 1659, rue Geoffroy-l'Asnier, N° 26. Berceau de treillage en niche, au fond du jardin.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contel, Éditeur, Paris

*Hôtel de Beauvais, rue François-Miron N° 68. Façade sur la rue.
1. 2. 3. Mascarons au dessus de la remise des carrosses. Voir pl. 11.*

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Beauvais, rue François-Miron, N° 68. Portail d'entrée.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Beauvais, rue François-Miron, N° 68. Détail de la menuiserie de la porte d'entrée.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

1



3



2

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Beauvais, rue François-Miron, N° 68. 1. Passage de la porte cochère. 2 & 3. Vue extérieure du porche et détail de la corniche mutulaire.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Fauchoux, Chelles

F. Contet. Éditeur. Paris

Hôtel de Beauvais, rue François-Miron N° 68. Élévation sur cour du bâtiment d'entrée.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Beauvais, rue François-Miron, N° 68. Façade de l'hôtel sur la cour d'honneur.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Beauvais, rue François-Miron, N° 68. Détail du porche intérieur.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Beauvais, rue François-Miron, N° 68, Vestibule du Grand Escalier. 1^{re} Vue.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur. Paris

Hôtel de Beauvais, rue François-Miron, N° 68, Vestibule du Grand Escalier. 2^{me} Vue.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



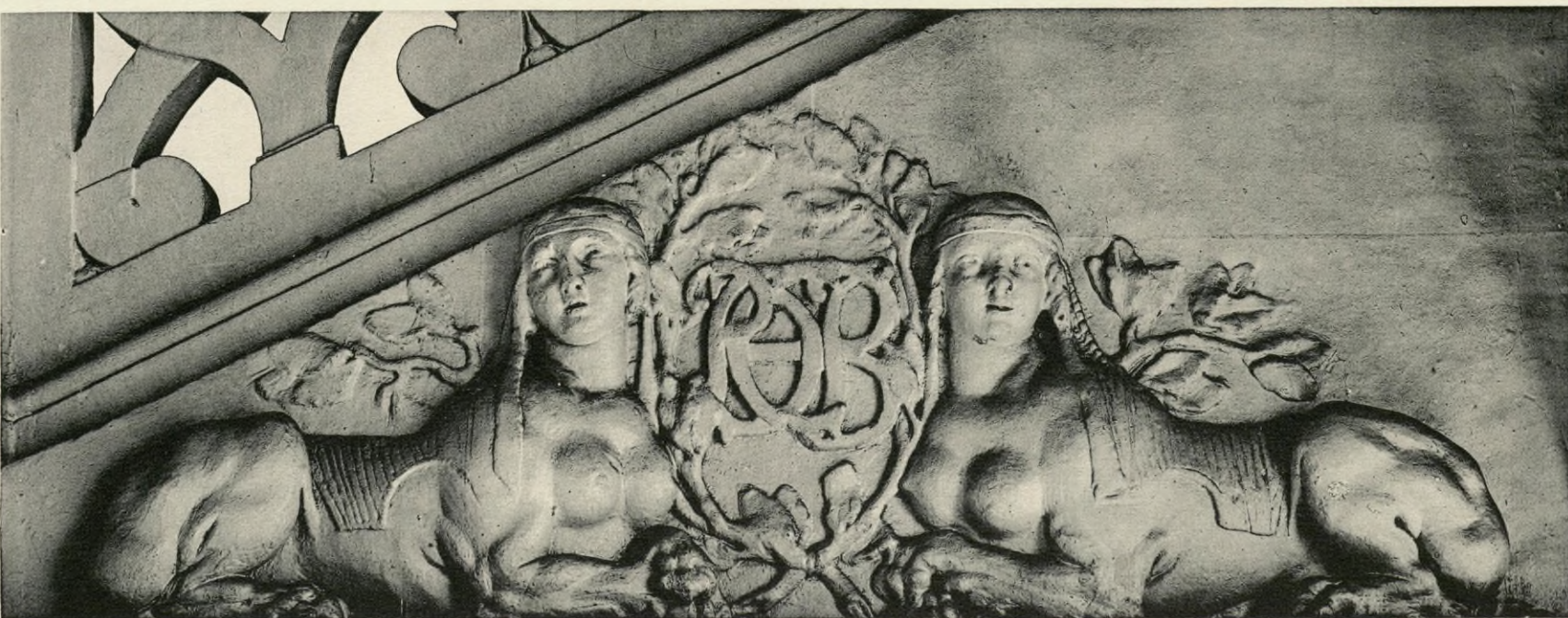
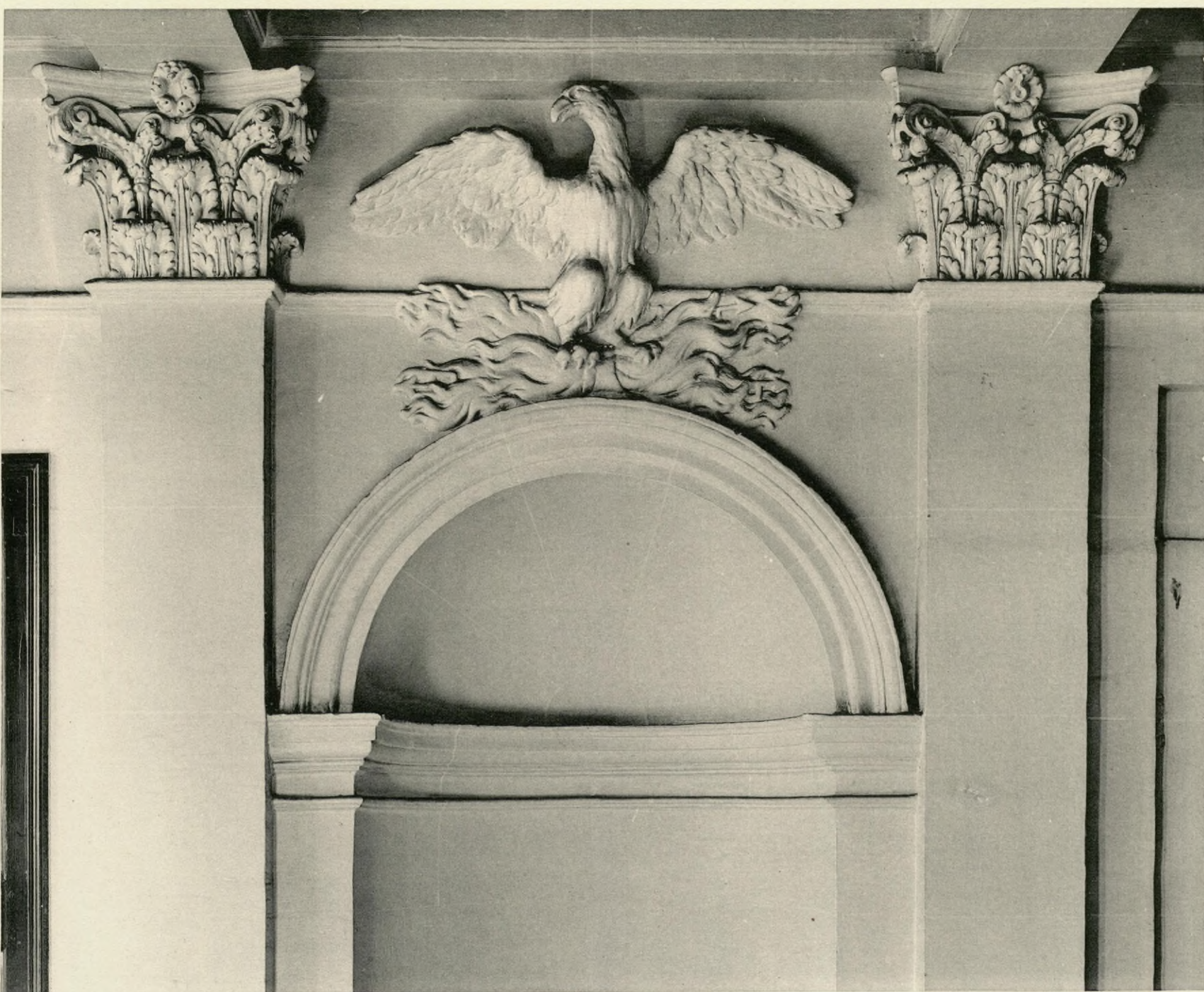
Phototypie A. Fauchaux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Beauvais, rue François-Miron, N° 68. Détail du Grand Escalier.

UNIVERSITY OF HOUSTON^N
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

*Hôtel de Beauvais, rue François-Miron, N° 68. Détails des sculptures du Grand Escalier.
1. Voussure, 2. Niche, 3. Motif au chiffre de Catherine-Henriette BELLIER*

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel d'Aumont, rue de Jouy N° 7. Élévation des bâtiments d'entrée construits par Le Vau.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel d'Aumont, rue de Jouy N° 7. Façade de l'hôtel sur la Cour d'honneur.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel du Président Henault, rue François-Miron, N° 82.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel du Président Hénault, rue François-Miron, N° 82. Détail de la façade.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Mayenne, rue Saint-Antoine N° 21. Vue générale.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



Phototypie A. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Charny, rue Beautreillis, N^o 22. Porte d'entrée.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Tournon, quai des Célestins, N° 2, et rue du Petit-Musc. N° 1. Vue d'angle.

Ancien Hôtel Senneterre d'Herbault, reconstruit par J. Hardouin-Mansart restauré et modifié d'aspect par le Comte de Lavalette en 1858.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



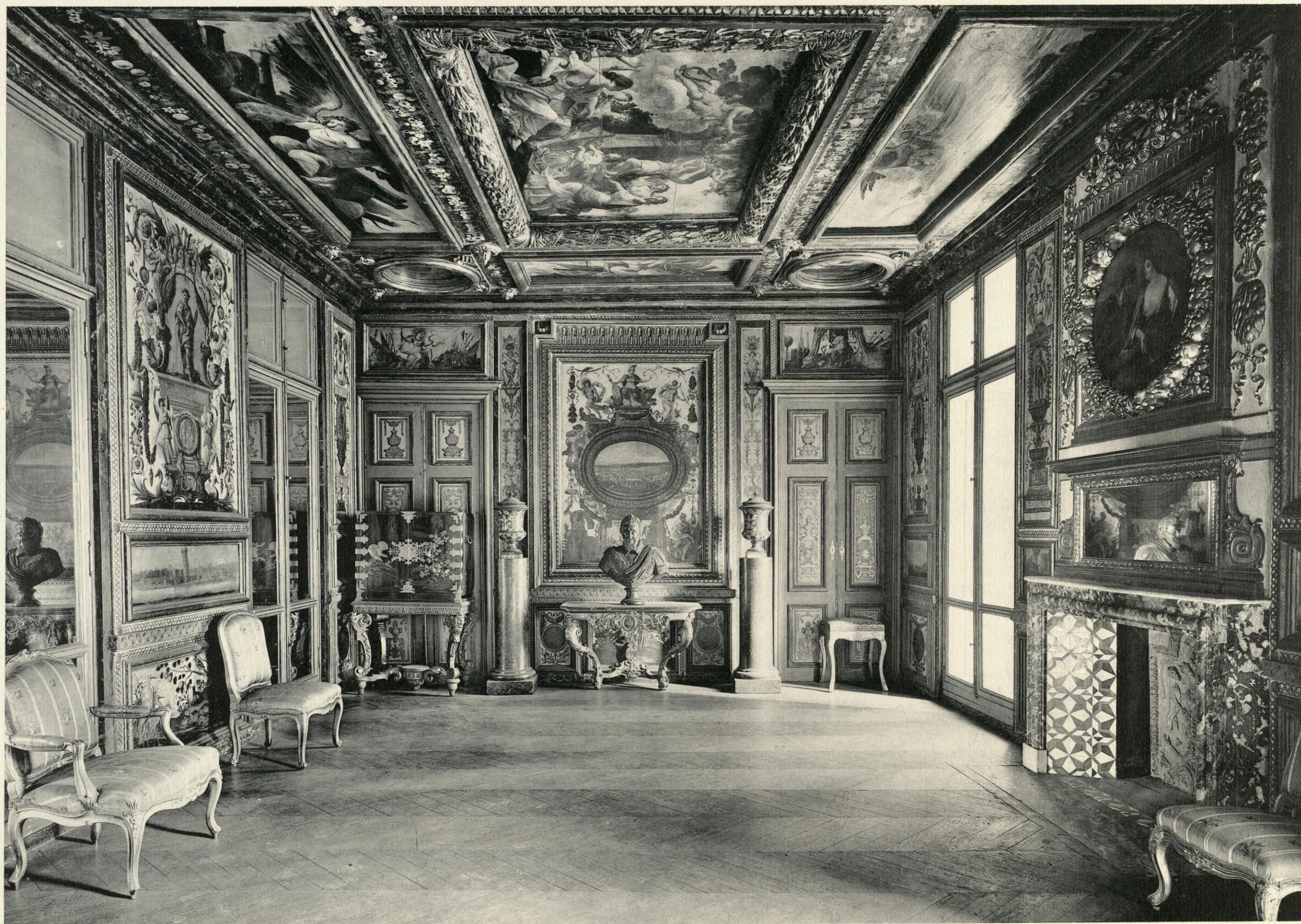
Phototypie A. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

*Hôtel de Fleubet, quai des Celestins, N° 2, et rue du Petit-Musc, N° 1.
Détail d'une fenêtre sur la rue du Petit-Musc.*

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225

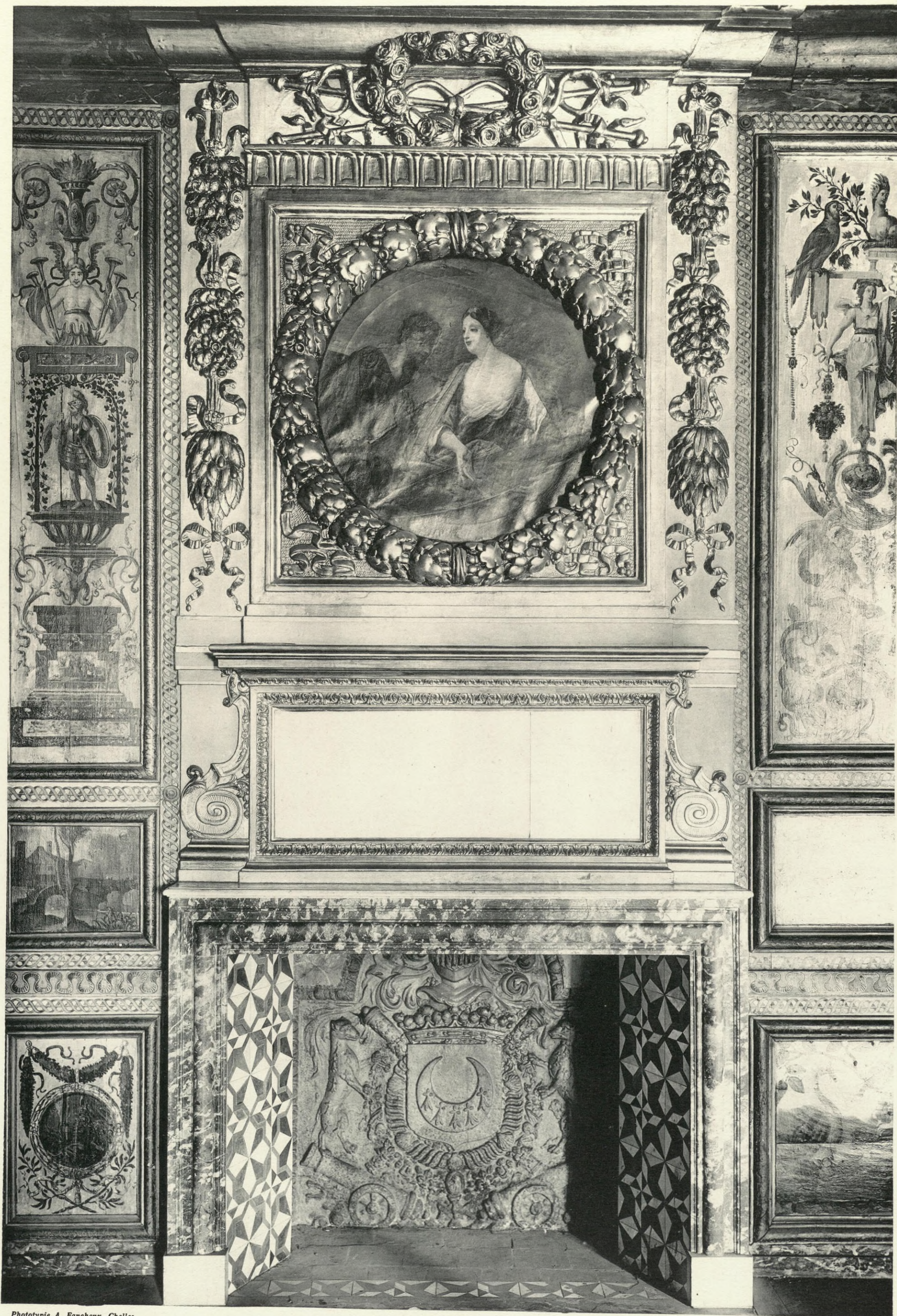


Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

L'Arsenal, Cabinet dit "de Sully" décoré par Simon Vouet ou ses élèves pour le Maréchal de La Meilleraye. Vue d'ensemble.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



Phototypie A. Fauchaux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

L'Arsenal, Cheminée du Cabinet dit "de Sully".

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

L' Arsenal, Cabinet dit "de Sully" Grand panneau au fond de la pièce. Voir pl. 25

Le Médailon représente la prise d'Hesdin par le duc de La Meilleraye.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

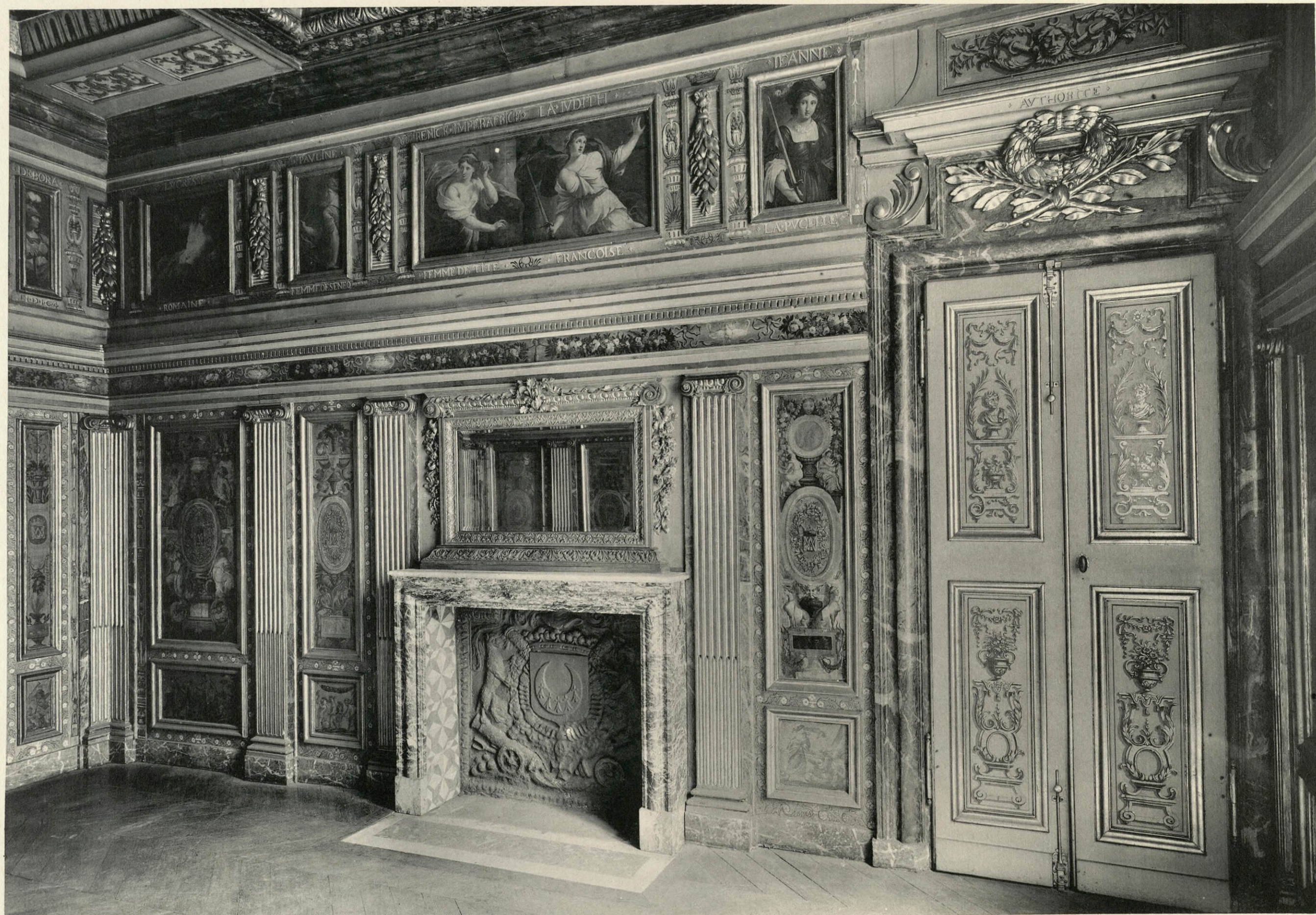
F. Contet, Éditeur, Paris

L'Arsenal, Cabinet dit "de Sully". Grand panneau de côté.

Le cartouche du bas représente l'entrée d'Henri IV à Paris.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



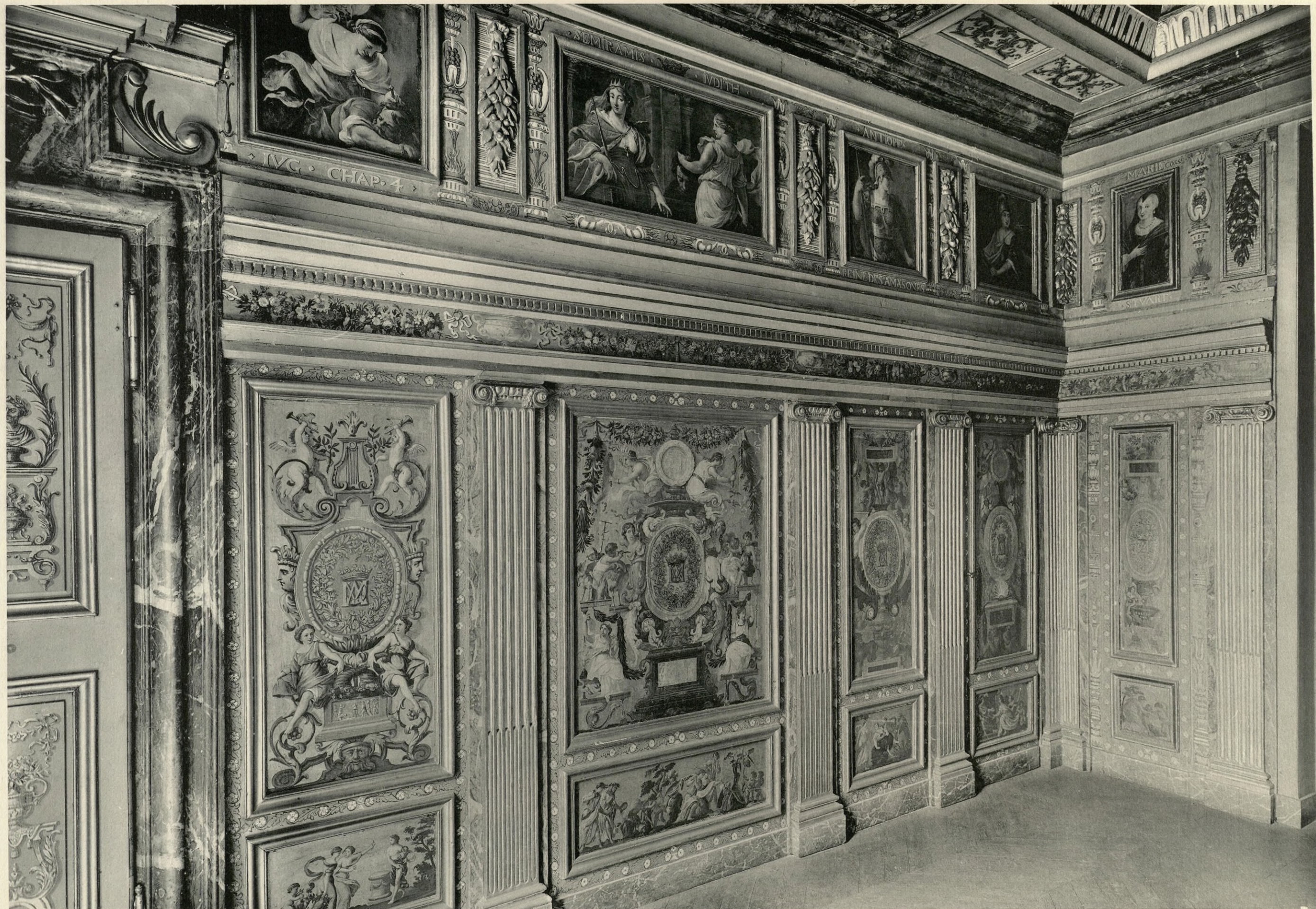
Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

L' Arsenal, Pièce attenante au Cabinet de Sully, désignée sous le nom d'Oratoire de La Meilleraye. 1^{re} vue.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



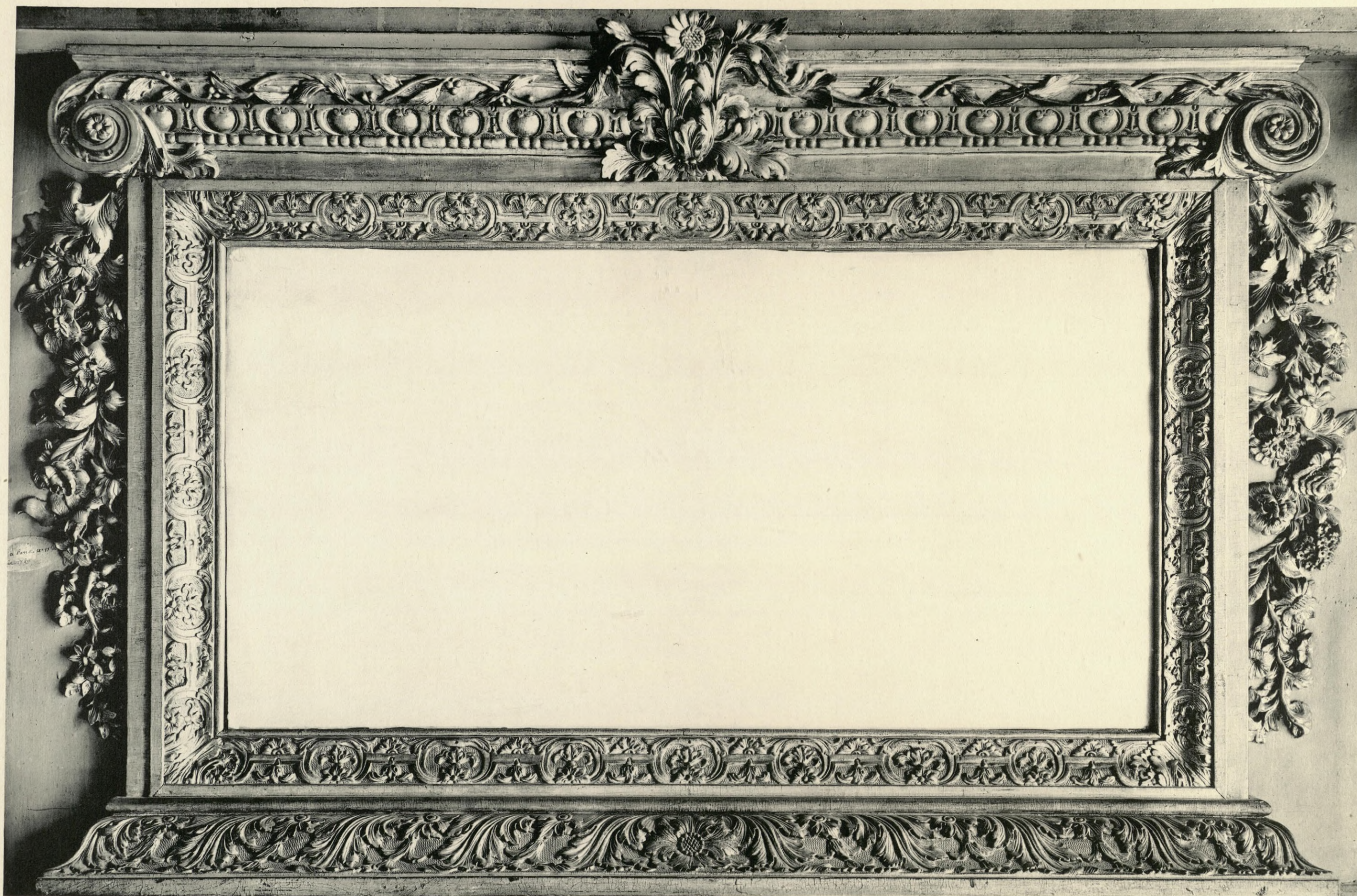
Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet. Éditeur. Paris

L' Arsenal, Pièce attenante au Cabinet de Sully, désignée sous le nom d'Oratoire de La Meilleraye. 2^{me} Vue.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

L' Arsenal, Oratoire de M^{me} de La Meilleraye. Cadre de glace.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

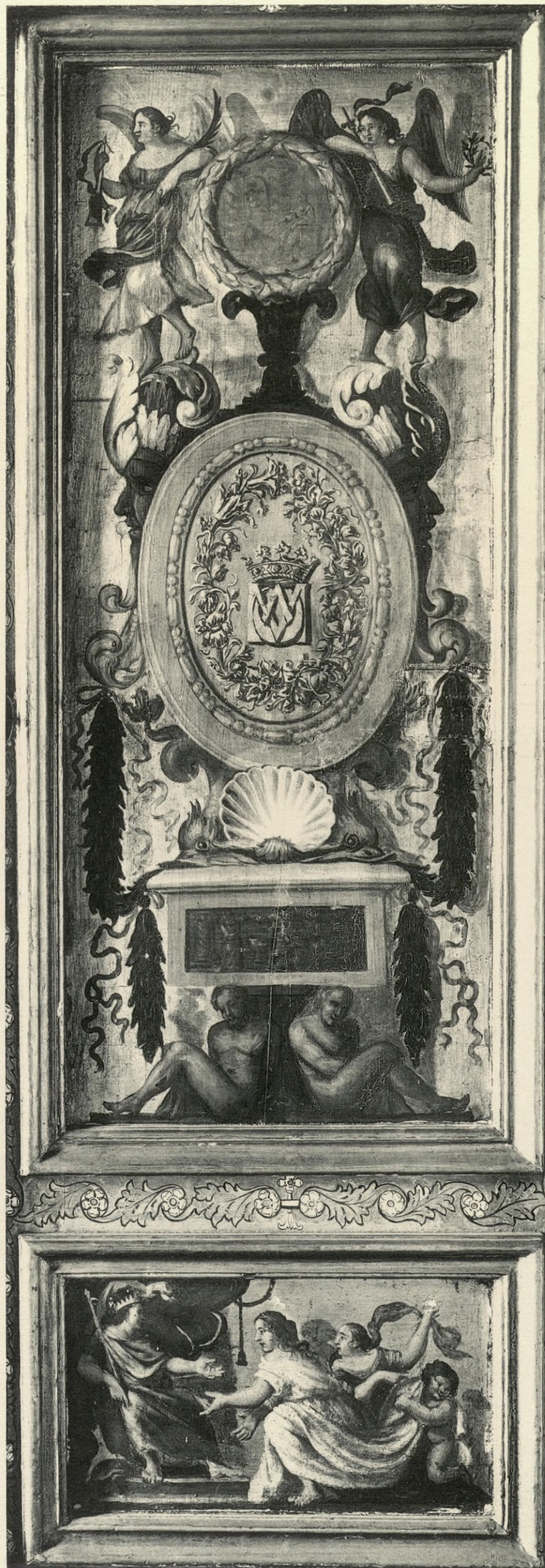
L'Arsenal, Oratoire de La Meilleraye. Grand panneau du milieu.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Fauchoux, Chelles

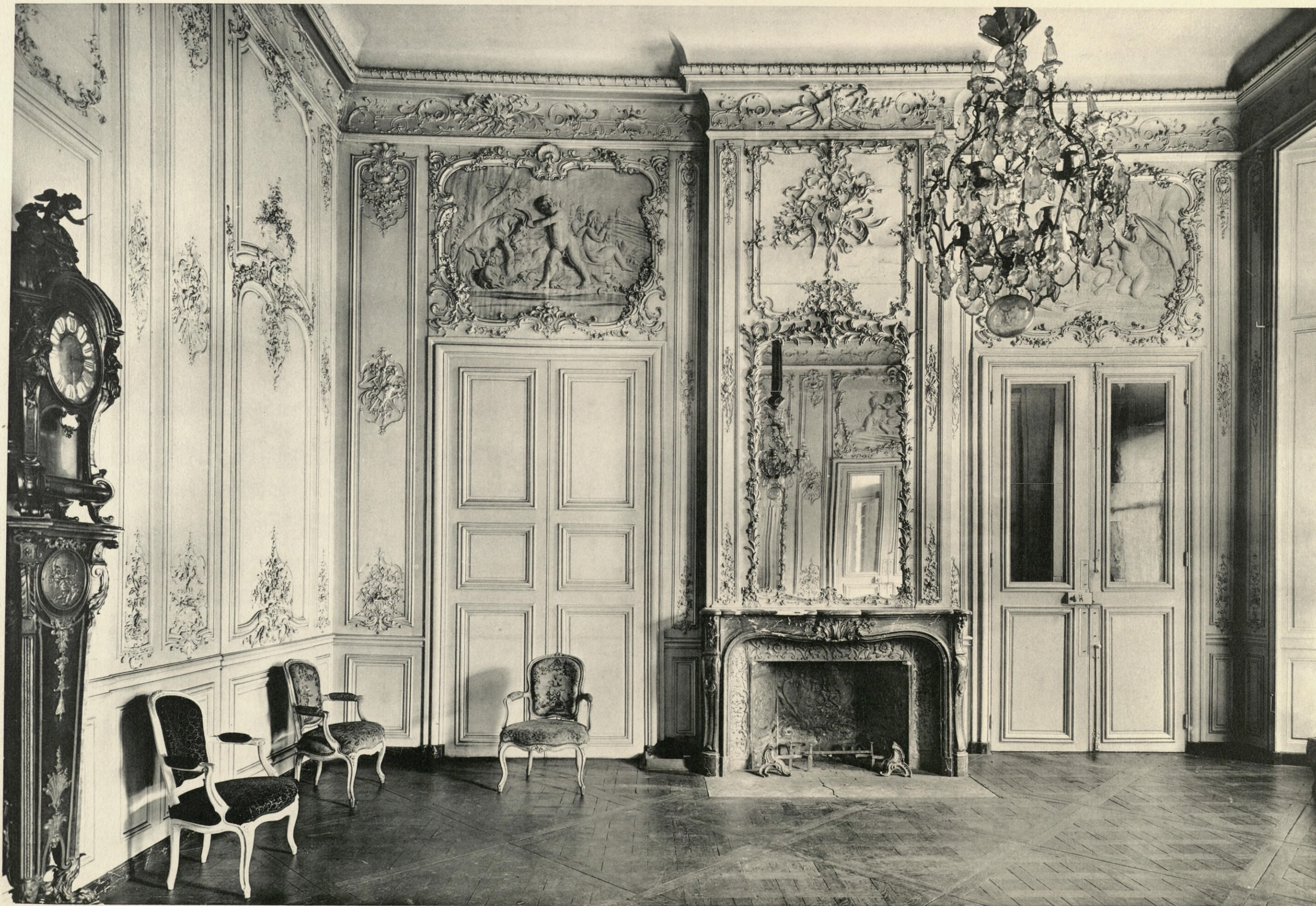


F. Contet, Éditeur, Paris

L' Arsenal. Oratoire de La Meilleraye, Petits panneaux au Chiffre du Maréchal.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Editeur, Paris

L' Arsenal, Salon de Musique de la Duchesse du Maine, dessiné par G. Boffrand.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Fauchaux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

L'Arsenal, Lambris sculptés du Salon de Musique.

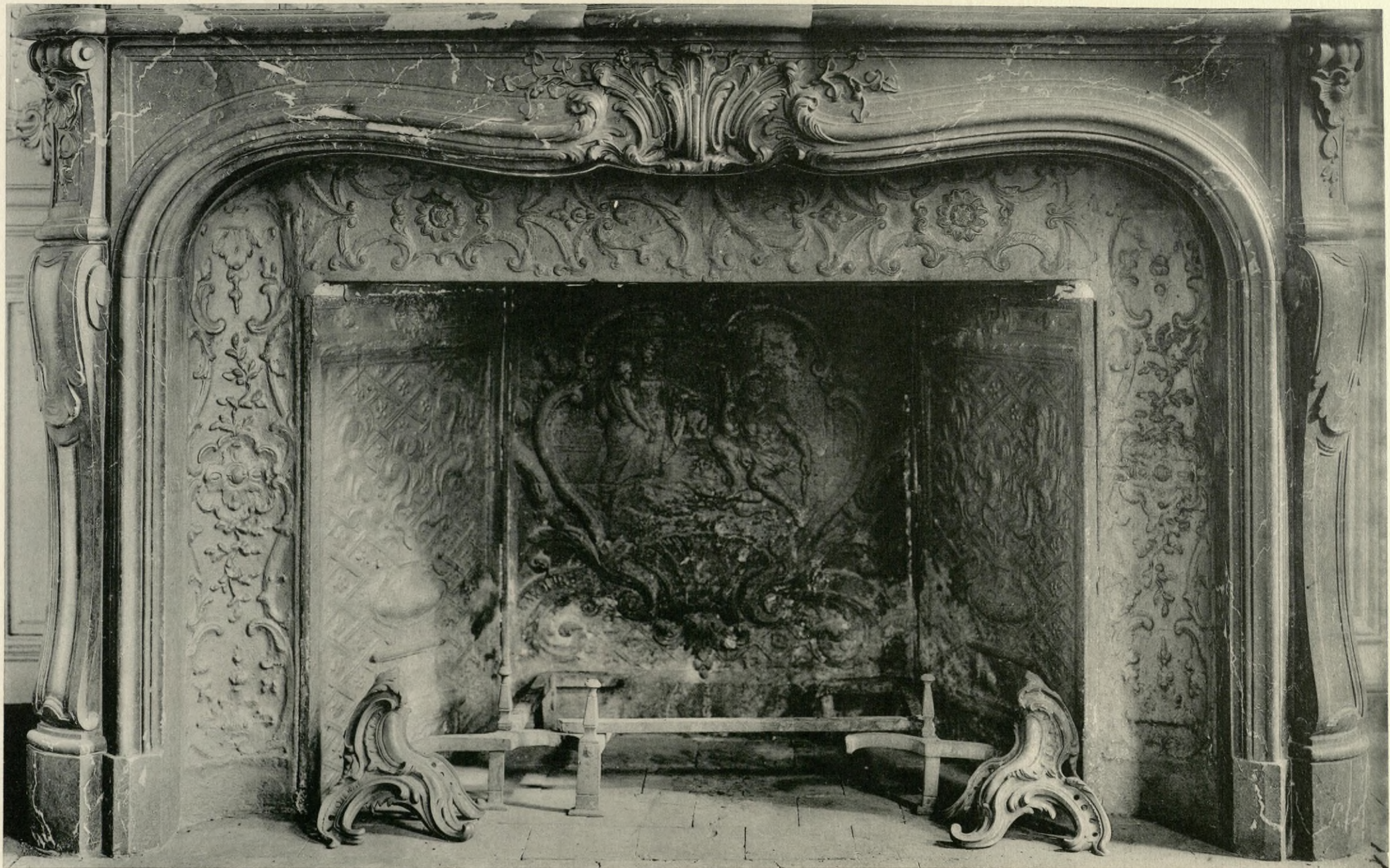
UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225

Le Quartier Saint-Paul



Phototypie A. Faucheux, Chelles

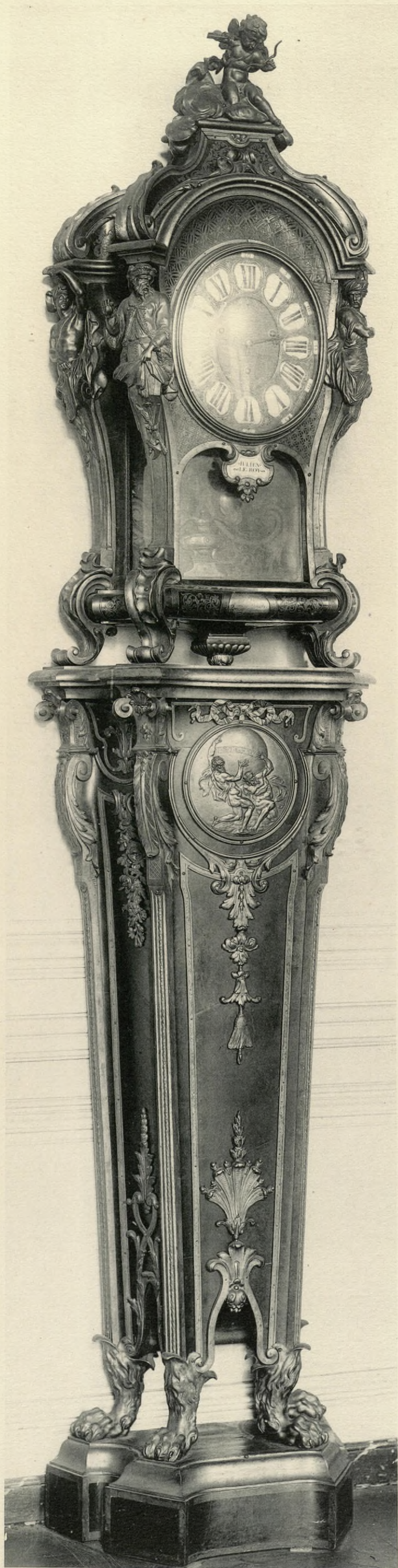


F. Contet, Éditeur, Paris

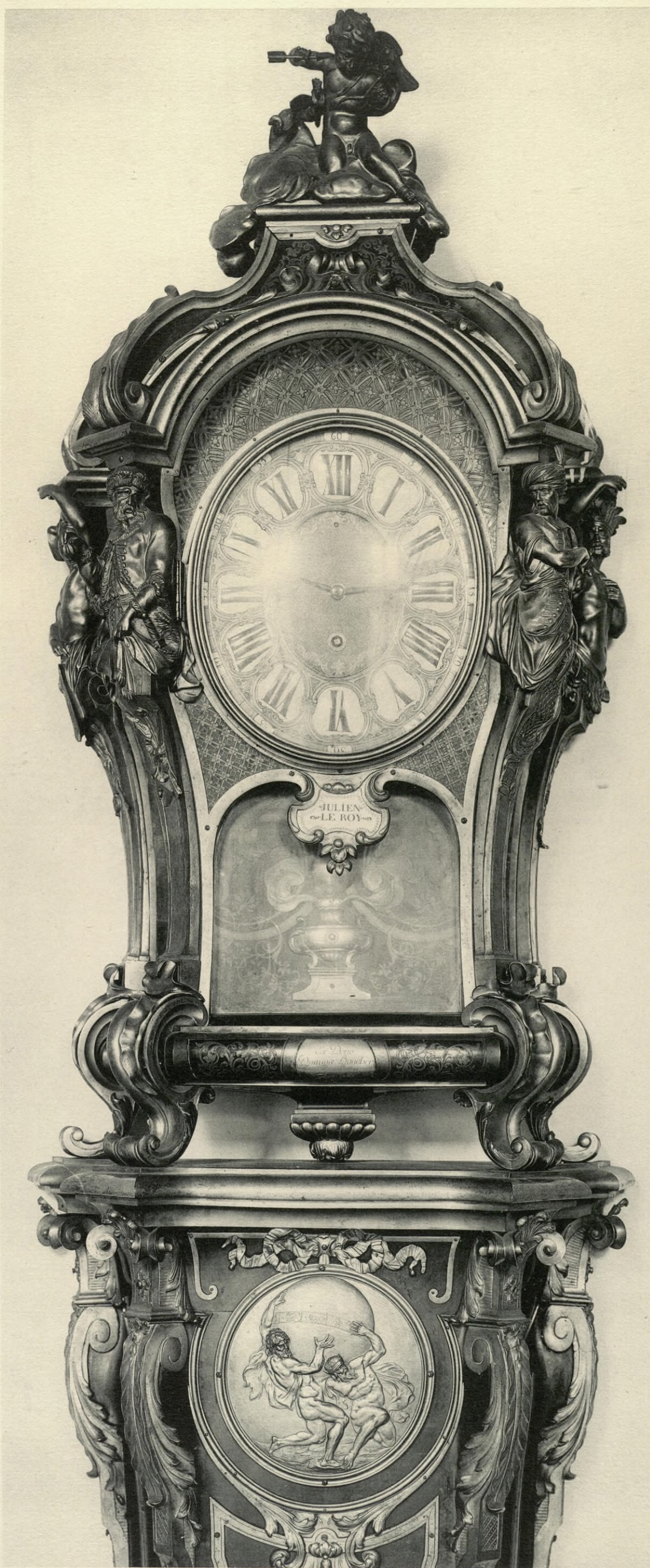
L'Arsenal, Cheminée du Salon de Musique. Long. 2^m. Haut. 1^m, 22.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles



F. Contet, Éditeur, Paris

L' Arsenal, Salon de Musique. Pendule de Julien Leroy provenant de l' Abbaye de Saint - Victor.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225

Le Quartier Saint-Paul



Phototypie A. Fauchaux, Chelles



F. Contet, Éditeur. Paris

L' Arsenal, Dessus de glaces du Salon de Musique.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

253225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

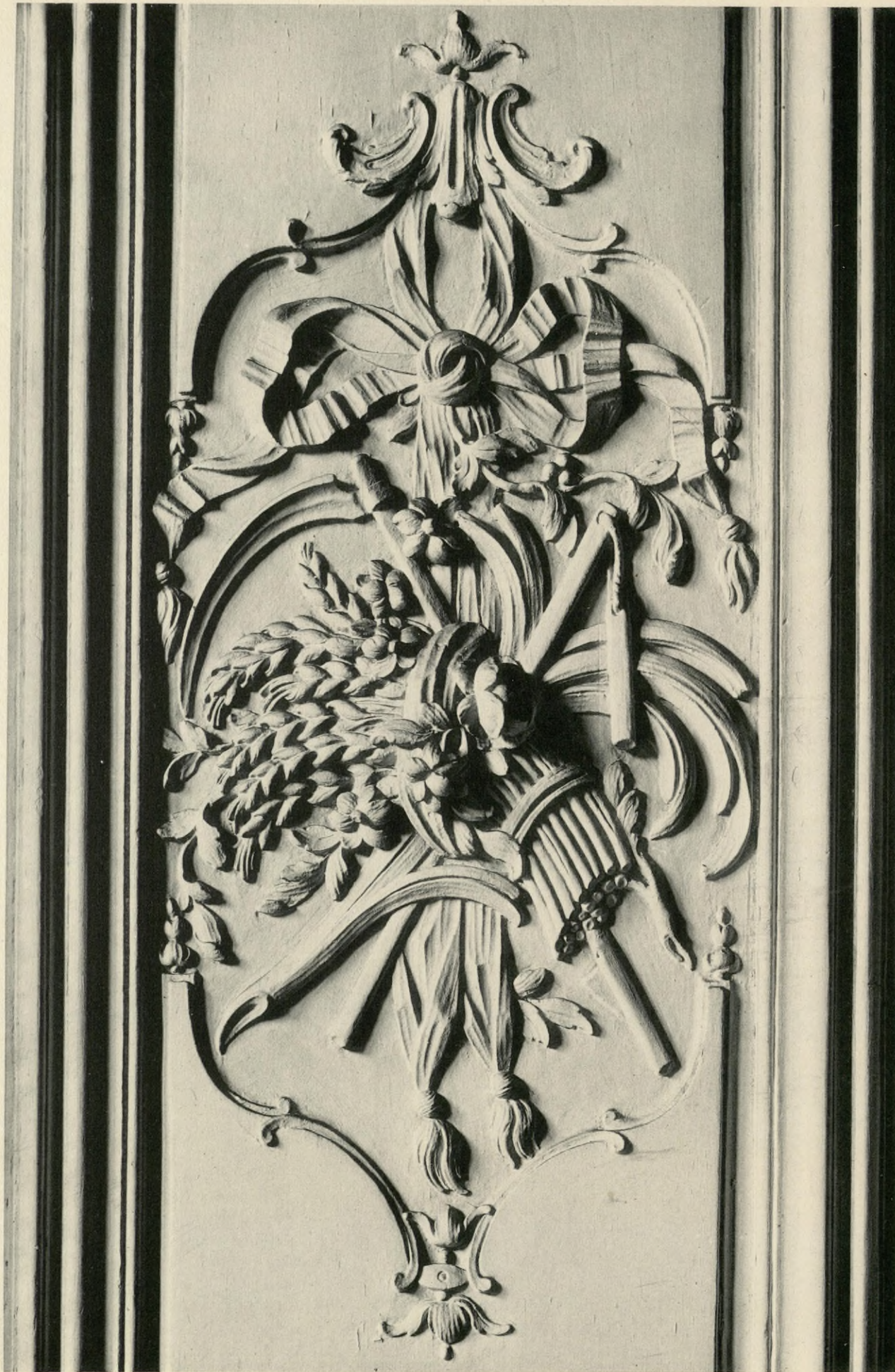


F. Contet, Éditeur, Paris

L' Arsenal, Salon de Musique. Haut et bas d'un petit panneau. Largeur 0^m 50.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles



F. Contet, Éditeur, Paris

L' Arsenal, Salon de Musique. Motifs de milieu des petits panneaux: La Moisson et la Vendange.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



Phototypie A. Faucheux, Chelles

1



2

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de La Vieuville, rue Saint-Paul, N° 4, et quai des Celestins, N° 22. 1. Portail sur la rue Saint-Paul. 2. Façade Est-Ouest sur la cour d'entrée.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225



Phototypie A. Fauchoux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel Aubray, dit aussi: Hôtel de Brinvilliers, rue Charles V, N° 2, Porte d'entrée.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258225

Le Quartier Saint-Paul



Phototypie A. Faucheux, Chelles

Lorte, rue des Lions, N° 12.



F. Contet, Editeur, Paris

Lorte, rue Charles V, N° 15.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225



1



2

Phototypie A. Faucheux, Chelles

F. Contet, Éditeur, Paris

1. Fontaine rue des Lions, N° 3, au fond de la cour 2. Dessus de porte, rue de Jouy, N° 12.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225

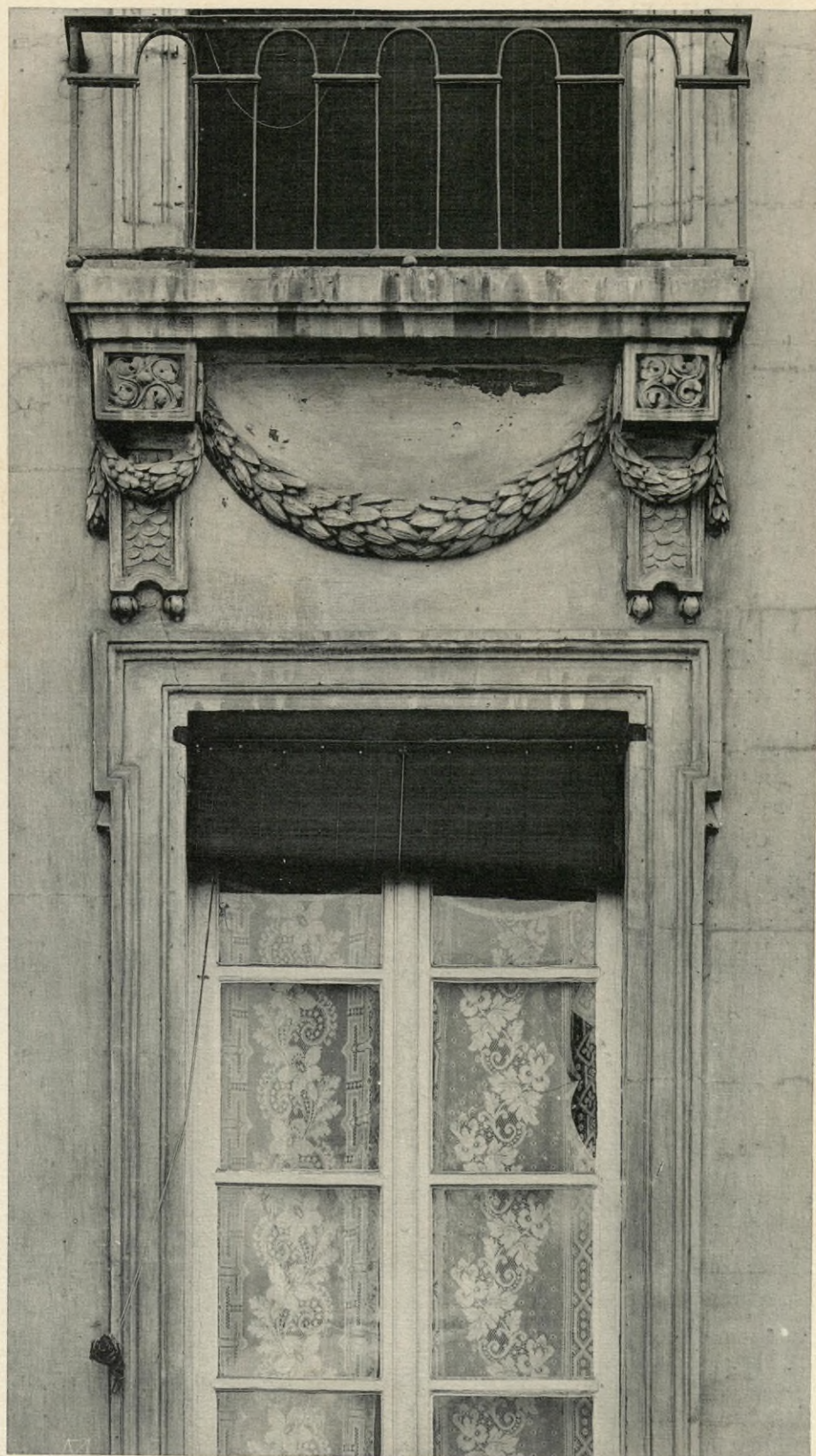


1



Phototypie A. Faucheux, Chelles

2



3

F. Contet, Editeur, Paris

1. Dessus de porte, rue Charlemagne, N° 25. 2. Détail de façade, quai de l'Hôtel-de-Ville, N° 42.
3. Détail de façade, rue des Nonnains d'Hyères, N° 22.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258225

★
NA 7348
.P2
C62
v. 13

258225

Author: Contet

Title: Les vieux hotels de Paris

UNIVERSITY OF HOUSTON LIBRARIES

